

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 16 (1966)  
**Heft:** 3

**Buchbesprechung:** Bibliographie

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

JACQUES PIRENNE : *La religion et la morale dans l'Egypte antique.*  
Neuchâtel, La Baconnière ; Paris, Albin Michel, 1965, 176 p.

HISTOIRE  
DES  
RELIGIONS

Après avoir consacré un ouvrage monumental à l'histoire de la civilisation égyptienne, Jacques Pirenne expose ses vues sur la religion de l'Egypte antique dans un petit livre au dessein ferme et bien écrit. On le lit avec l'intérêt le plus vif — mais non, parfois, sans quelque perplexité. — Pirenne définit un principe méthodologique qui nous paraît excellent : il faut étudier la religion égyptienne en se fondant sur les textes et les documents classés chronologiquement et s'abstenir, pour les expliquer, de faire des comparaisons avec des civilisations différentes de la civilisation égyptienne. Or, après avoir posé cette règle, il fait curieusement appel à la notion de *mana* ; il tient les antiques déesses-mères de l'Egypte pour des divinisations de la terre, en rappelant que la Terre-Mère est une déesse répandue dans l'Egée et dans tout le Proche-Orient, sans rendre compte du fait que le Dieu-Terre égyptien, Geb, présent dès les textes les plus anciens, est un dieu mâle. Nous craignons en outre que l'auteur, en classant les systèmes cosmogoniques selon qu'ils lui semblent plus ou moins spiritualistes, ne soumette la spéculation égyptienne à des catégories qui lui sont étrangères. Il interprète les mythes en langage moderne, sans produire les textes sur lesquels il se fonde, sans les analyser, sans faire l'effort d'entrer dans la démarche propre à la pensée qui s'exprime à travers eux. — Ces réserves faites, nous nous plaisons à souligner la valeur d'une étude qui, abordant la religion égyptienne avec une sympathie sans laquelle il ne saurait y avoir de compréhension, l'envisage dans son développement et considère ce développement dans une relation constante avec celui de l'histoire sociale et politique. Même si l'on peut discuter la portée de certaines des correspondances qu'il signale dans une telle confrontation, elles méritent d'être prises en considération. Les chapitres consacrés à la morale et à la vie sociale nous paraissent les mieux venus ; nous y voyons cités et réunis avec bonheur des textes capitaux. Les chapitres consacrés à la théologie nous semblent plus contestables. Aux raisons que nous en avons déjà données ajoutons une remarque ; l'auteur, qui veut montrer le monothéisme latent de la religion égyptienne, dès l'Ancien Empire, nous paraît méconnaître un trait profond de la pensée polythéiste : sans cesser d'être polythéiste, elle n'exclut pas nécessairement l'unité du divin.

JEAN RUDHARDT.

MARIJAN MOLE : *Les mystiques musulmans.* Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 128 p.

Ce livre ne veut pas être une histoire du soufisme ; il se contente d'en présenter les grandes lignes et de suggérer des voies de recherche. L'auteur suit en gros l'ordre chronologique. Il expose d'abord ce qu'il appelle la préhistoire, c'est-à-dire la situation religieuse, étonnamment complexe, des pays islamiques avant l'Islam. Il rappelle ensuite la doctrine musulmane et la place dans la perspective soufique et chiite en général. Après quoi, deux chapitres sont consacrés au développement de l'ésotérisme musulman et à ses différents représentants. Ce livre est riche, malgré sa petite dimension, et écrit avec une volonté de science, mais aussi de sympathie, qu'il faut approuver.

FERNAND BRUNNER.

*Initiation. Contributions to the theme of the Study-Conference of the International Association for the History of Religions held at Strasbourg, Sept. 17th to 22nd 1964*, ed. by Dr. C. J. Bleeker. Leiden, E. J. Brill (Studies in the History of Religions, supplement to *Numen* No. X), 1965, 309 p.

On trouvera dans ce volume vingt-huit communications présentées à Strasbourg en 1964. Le thème de la conférence était « Rites d'initiation », mais les participants avaient, nous dit-on, toute liberté pour interpréter l'expression dans le sens le plus large. Beaucoup l'ont fait, ce qui agrandit encore le champ déjà immense annoncé par le titre. Plusieurs auteurs traitent du problème de l'initiation en général et s'intéressent à des questions méthodologiques (A. Brelich), ou aux aspects sociologiques, psychologiques ou phénoménologiques du problème (E. Rochefieu, E. M. Mendelson). Mais la plupart se donnent comme objet la description aussi précise que possible d'un rite d'initiation particulier, appartenant à une époque donnée, à une région et à une culture déterminées, où la discussion d'un problème spécial concernant le phénomène initiatique. Citons dans ce dernier groupe : K. Kerényi et M. Mehauden sur Eleusis, Carmen Blacker sur le Shugendo, A. Caquot et M. Philonenko sur l'ancien Israël, A. Antweiler sur le catholicisme, M. Vereno sur le problème de la filiation spirituelle, P. Gerlitz sur le jeûne rituel... et nous en oubliions. Les études sur l'Inde nous paraissent faibles. Bien entendu, l'ouvrage ne peut pas offrir un tableau complet des initiations passées et présentes avec leurs significations, et il ne prétend pas le faire. Mais il donne une idée des recherches en cours, des problèmes particuliers et généraux qu'elles soulèvent, des résultats obtenus et des lacunes à combler. La communication de M. Eliade, qui sert d'introduction à l'ouvrage, fait le point des travaux effectués pendant les trente ou quarante dernières années. Celle de G. Windengren, qui le conclut, évalue l'apport de la Conférence de Strasbourg et indique quelques lignes d'investigations. Il ressort de l'ensemble l'impression très forte qu'il y a plus de problèmes à résoudre que de problèmes résolus, plus de domaines à explorer que de descriptions satisfaisantes ; mais cette constatation, décourageante peut-être pour le profane, ne peut qu'être exaltante pour le chercheur.

HÉLÈNE BRUNNER.

HENRI LAOUST : *Les schismes dans l'Islam*. Paris, Payot, 1965, 465 p.

Parmi les dizaines de publications scientifiques ou vulgarisantes centrées sur l'Islam, et qui chaque jour s'offrent à nous selon un rythme impressionnant, il en est peu qui aient jusqu'ici réussi à présenter une vue interne et complète du contenu historico-théologique de la religion musulmane. — Traiter l'histoire en théologie, et la théologie en histoire — l'une et l'autre étant indissolublement liées dans l'Islam — telle est l'idée à laquelle répond avec autant de succès que de compétence l'important ouvrage de M. Henri Laoust. Il ne s'agit pas en fait, comme le modeste titre de la publication le laisserait croire, d'une étude fragmentaire sur un aspect particulier de l'Islam dans l'une quelconque de ses phases, mais bien d'une œuvre de synthèse magistrale de son développement historique et dogmatique. Développement conditionné par le phénomène capital du « Califat », c'est-à-dire de la succession spirituelle et temporelle de Mahomet. Ainsi, la richesse de l'Islam ne réside plus dans son monolithisme, mais bien dans la diversité de ses écoles et de ses sectes : au-delà de l'acte de foi fondamental en la « véracité, la pérennité et l'efficacité du Credo » monothéiste, les interpréta-

tions différenciées du message coranique confèrent à la religion du Prophète ce dynamisme dont notre époque moderne est elle-même témoin. — Il faut savoir gré à une maison d'éditions commerciale de permettre à des œuvres aussi spécialisées que celle du professeur Laoust d'être présentées au grand public. Seul le chercheur initié pourra regretter sans doute l'absence, dans un ouvrage aussi documenté, d'un « Index » analytique ou des noms, qui aurait fort heureusement complété l'ensemble.

SIMON JARGY.

KORNELIS HEIKO MISKOTE : *Wenn die Götter schweigen. Vom Sinn des Alten Testaments.* München, Chr. Kaiser Verlag, 1963, 496 p.

SCIENCES  
BIBLIQUES

Cet ouvrage d'un théologien hollandais, d'inspiration barthienne, a suscité un vif intérêt dans son pays d'origine. Il se présente comme un vigoureux plaidoyer en faveur de l'*actualité* de l'Ancien Testament. — L'homme du XX<sup>e</sup> siècle (« le quatrième homme », selon l'expression de l'auteur) devient adulte et prend conscience du fait qu'il vit dans un monde profane où « les dieux se taissent ». Peu importe que ceux-ci existent ou non, ils sont de toutes façons muets ! A l'athée contemporain, l'Eglise doit prêcher l'Ancien Testament. L'Ecriture d'Israël témoigne en effet d'une critique de la religion qui ne le cède en rien aux thèses les plus récentes. Prophètes et psalmistes ironisent déjà sur « les dieux qui ont des oreilles et n'entendent pas... des yeux et ne voient pas... une bouche et ne parlent pas ! » (Ps. 115 ; Second Esaïe). — Mais l'Ancien Testament est avant tout le livre d'un Dieu qui n'a rien de commun avec les divinités païennes dont notre temps fait le procès. Son Nom échappe à toute définition et ne s'intègre à aucun système. Ses actes pourtant libèrent l'homme de la peur des puissances naturelles et surnaturelles. L'Eglise a pour mission de proclamer ce Nom, à la fois donné et insaisissable, en respectant la manière si contraire à l'esprit religieux, et si désarçonnante, que Dieu utilise pour s'adresser à Israël ; elle se défendra de réduire la Révélation biblique à quelque religion, si sublime que soit celle-ci. — La prédication chrétienne puisera largement dans ce trésor aussi varié que riche que constitue l'Ancien Testament, pourvu qu'on le lise comme il se donne à lire. Mieux que le Nouveau Testament sans doute, il dira à l'homme d'aujourd'hui ce que signifient les événements qu'il vit, l'eros qui l'anime, la peine des humbles et leur espérance. — Bien compris, le message de Moïse et des prophètes est source de libération ! K. H. Miskotte, ainsi, se sépare nettement de Marcion ou même d'un certain luthéranisme qui ne voit dans l'Ancien Testament que la Loi imposée par Dieu à son peuple, qui accable l'homme et le pousse au désespoir. — La lecture de ce gros ouvrage soulève naturellement de multiples questions ; signalons-en seulement deux : que peut-il y avoir de commun entre l'Ancien Testament, tel que K. H. Miskotte le présente ici, et une discipline théologique comme la systématique ? Tout effort de coordination et de synthèse, pourtant nécessaire, n'est-il pas contesté par la forme particulière qu'a prise la Révélation divine au sein d'Israël ? — Enfin, l'auteur va-t-il assez loin ? Ne se borne-t-il pas à reprendre les déclarations de l'Ecriture sainte, après avoir dit et répété que le nom du Dieu d'Israël ne doit rien à la religion ? Les écrivains sacrés n'ont-ils pas fait preuve de plus d'audace quand, pour laisser Dieu parler aux hommes de leurs générations, ils ont été chercher auprès de leurs contemporains du Proche-Orient antique un vocabulaire, un rituel, des symboles et des mythes dont ils ont osé faire la Parole vivante de Dieu ?

ROBERT MARTIN-ACHARD.

JOHANNES SCHILDENBERGER : *Realtà storica e generi letterari nell'Antico Testamento*. Biblioteca di cultura religiosa, 4. Brescia, Paideia, 1965, 214 p.

Cette étude reproduit quelques articles publiés dans des revues allemandes (« Der christliche Erzieher » et « Bibel und Liturgie », avec de nombreuses adjonctions écrites en vue de l'édition italienne. Nous possédons ainsi un livre qui permet au laïc cultivé de comprendre mieux l'Ancien Testament au point de vue historique tout en découvrant la portée religieuse et la valeur spirituelle des grands récits de l'histoire du salut. Très prudent dans ses conclusions théologiques, ce livre est cependant fondé sur une connaissance vaste et sûre de l'Ancien Testament et des résultats de la critique moderne.

LYDIA VON AUW.

HISTOIRE  
DE L'EGLISE  
ET DE LA  
PENSÉE  
CHRÉTIENNES

ROMANOS LE MÉLODE : *Hymnes*. Tome II : *Nouveau Testament (IX-XX)*. Introduction, texte critique, traduction et notes par José Gossdidier de Matons. Paris, Editions du Cerf, 1965, 382 p. Sources chrétiennes, 110.

Ce tome II a la même présentation, excellente, que le premier. Les introductions aux hymnes sont de la même richesse : elles gagneraient peut-être à présenter les divers éléments de façon plus nette. — Ces douze hymnes sont très divers : certains ont connu une grande popularité et sont transmis par de nombreux manuscrits, d'autres ne se trouvent que dans un ou deux. Certains ont une grande valeur théologique et poétique, d'autres sont plus particuliers, voire plus banals. Leur longueur varie aussi beaucoup. — Sept hymnes concernent l'enfance du Christ, dont quatre la Nativité. Les autres chantent l'Annonciation, la Présentation et les Innocents. On y trouve l'hymne « Aujourd'hui la Vierge met au monde l'être suprasubstancial » et le « Accourons auprès de la Mère de Dieu » avec ses trois prooimia. — Cinq hymnes représentent la première partie de ceux qui sont consacrés au ministère du Christ (en particulier selon l'évangile de Jean) : deux de l'Epiphanie, puis ceux des Noces de Cana, de la Samaritaine et du Lépreux. Le premier de l'Epiphanie (« Dans la Galilée des nations... ») est le plus connu, mais tous méritent d'être médités à tous points de vue.

JEAN SAUTER.

SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN : *Catéchèses (1-5)*. T.I. Introduction, texte critique et notes par Mgr Basile Krivocheine. Traduction par Joseph Paramelle, S.J., Paris, Editions du Cerf, 1963, 476 p. Sources chrétiennes, 96.

L'enseignement de Syméon († 1022) est un moment important de la tradition spirituelle de l'Orient grec, mais son édition présente des lacunes importantes. Le P. J. Darrouzès a récemment édité les *Chapitres théologiques, gnostiques et pratiques* (1957, Sources chrétiennes, 51) et prépare l'édition d'autres œuvres. Et voici, en trois volumes, une autre œuvre caractéristique de Syméon : les trente-quatre catéchèses et les deux actions de grâces. Le texte critique en a été établi avec beaucoup de soin par l'archevêque parisien Basile Krivochéine : c'est une édition princeps, puisque cet ouvrage n'existe encore que dans une traduction néo-grecque. — Une partie importante de l'ample introduction

(203 pages) présente naturellement cette édition (p. 63-203) : éditions et traductions, manuscrits surtout (collections assez diverses) : 56 manuscrits sont décrits de façon détaillée (l'appendice A en donne la table). Deux types de texte (avec leurs subdivisions) se dégagent ainsi : le chapitre V en étudie les différences linguistiques, ascétiques et théologiques. Cela permet un passionnant essai de reconstitution de l'histoire du texte : quatre périodes et un homme-clé, Nicétas Stéthathos. Certaines hypothèses seront discutées, certaines explications un peu faciles, mais l'ensemble est solide et éclairant. — Diverses tables et concordances complètent utilement cette introduction dont les deux premiers chapitres étaient consacrés à l'action et la personnalité spirituelle de Syméon et au témoignage de Nicétas sur ses écrits. — Une telle introduction ne laisse place qu'à cinq catéchèses, mais elles sont belles : sur la charité (sorte de sermon d'installation), suivre le Christ en vivant les Béatitudes, sur le zèle, la vraie repentance. Syméon s'en prend vigoureusement à ceux qui ne tiennent pas leurs engagements ou ne le font qu'extérieurement. — L'appareil critique est clair : les variantes ne sont pas très nombreuses, les notes utiles et modestes, la traduction précise (elle est due au P. Paramelle). Les tomes II et III sont sous presse, ainsi que les tables qu'on espère complètes : c'est une excellente contribution à l'étude de ce Père singulier : traditionnel et novateur, directeur spirituel incisif pour moines et laïques, nourri de l'Evangile et attentif au « cœur ».

JEAN SAUTER.

VICTOR MARTIN : *Papyrus Bodmer XX. Apologie de Philéas, évêque de Thmouis*. Cologny/Genève, Bibliotheca Bodmeriana, 1964, 56 p.+ 17 pl. + 9 p. en cahier indépendant.

Connue jusqu'à présent seulement par une version latine déplorablement éditée dans quelques collections d'*Acta martyrum*, l'*Apologie de Philéas* relate l'interrogatoire de l'évêque égyptien par le préfet romain Culcianus, dans le procès qui préluda à son martyre entre 303 et 307. Le papyrus de l'inépuisable collection Bodmer restitue de ce document la version grecque originale, dans une copie que son éditeur n'estime pas postérieure à 350. Son importance tient donc dans le fait qu'elle a chance de reproduire assez fidèlement le protocole même de l'audience, en dépit d'une inévitable élaboration littéraire destinée à le transformer en tract apologétique. La comparaison avec la version latine, publiée dans le même ouvrage sur la base d'un manuscrit carolingien encore inédit, montre comment une élaboration différente a fait du même protocole une passion de martyr, bifurcation qui n'étonnera pas les spécialistes de l'hagiographie, mais qu'il est rare de pouvoir ainsi saisir sur le vif. Indépendamment de ce qu'il apporte à la connaissance de la littérature hagiographique, ce texte présente aussi le grand intérêt d'exposer les grandes lignes de la doctrine chrétienne telle qu'on la professait au début du IV<sup>e</sup> siècle. Bien que son credo comporte plusieurs thèmes, on sera frappé de la prédominance de celui de la résurrection du corps, traité d'ailleurs, de curieuse manière, dans sa relation avec l'immortalité de l'âme : si l'immortalité de l'âme, son jugement devant le tribunal divin et la nécessité de la préserver du mal en prévision de ce jugement sont des affirmations que le préfet romain, semble-t-il, serait assez prêt à recevoir, la résurrection de la chair est présentée, en revanche, comme la révélation majeure de la prédication chrétienne dans le milieu gréco-romain. Telles sont les principales caractéristiques de l'*Apologie de Philéas*. Restituée par M. Martin

avec une précision incomparable, reproduite d'un bout à l'autre sur d'excellentes photographies, traduite dans un français clair et fidèle, elle ne manquera pas d'attirer l'attention des historiens, qui trouveront dans cette édition tous les matériaux nécessaires à une analyse en profondeur.

FRANÇOIS LASSEUR.

CONCETTINA GENNARO : *Fridugise di Tours et il « De substantia nihil et tenebrarum »*. Edizione critica e studi introduttivo. Padova, Cedam, 1963, 165 p.

Frédégise de Tours est un des maîtres de la Renaissance carolingienne. Nous n'en possérons que le petit traité publié ici, aux pages 121 à 138. Dans les premières pages de son livre, l'éditeur donne une présentation des manuscrits, due à la plume d'Anna Laura Martorana, il indique les variantes des éditions antérieures, il porte un jugement sur les titres donnés avant lui à l'opuscule de Frédégise, détermine la date de l'ouvrage (immédiatement avant le 15 mars de l'an 800), choisit une graphie du nom de Frédégise parmi dix-neuf variantes et traite enfin du contenu philosophique de l'opuscule. Le *Nihil* dont il est question est le néant dont Dieu a créé le monde ou la matière commune des corps, des âmes et des anges. *Nihil* est un nom qui a une signification. Par conséquent, pour Frédégise, il signifie quelque chose. Le néant originel est donc une substance. Telle est la thèse que le maître carolingien défend avec subtilité et à l'aide de nombreux arguments. L'éditeur n'y voit cependant que l'expression d'une mentalité candide, pour ne pas dire primitive. C'est la critique que l'on adresse habituellement aux représentants du réalisme dit exagéré.

FERNAND BRUNNER.

Œuvres de saint AUGUSTIN : Traités antidonatistes. Volume 1 : *Psalmus contra partem Donati, Contra epistulam Parmeniani libri tres, Epistula ad catholicos de secta donatistarum*. Traduction de G. Finaert. Introduction et notes par Y. M.-J. Congar. Bruges, Desclée de Brouwer, 1963, 784 p. Volume 2 : *De baptismo libri VII*. Traduction de G. Finaert. Introduction et notes par G. Bavaud. Bruges, Desclée de Brouwer, 1964, 665 p. Bibliothèque augustinienne 28, 29.

L'énoncé du contenu de ces derniers livres de la précieuse Bibliothèque augustinienne suffit à en souligner la richesse. Ces traités s'étalent sur une période d'une dizaine d'années (391-401) de combats, de polémiques, de disputes théologiques au cours desquelles Augustin approfondit sa connaissance de la Bible, sa méthode herméneutique et pose les bases de son ecclésiologie. Il dresse et institue son Eglise, la fortifie contre l'Eglise rivale dans des conditions historiques, économiques, politiques et sociales mieux connues depuis les travaux de Monceaux, Willis, Brisson et Frend. Le P. Congar décrit cette lutte et cette entreprise, leurs contextes en tenant compte de toute la littérature sur le sujet, ce qui nous vaut une magistrale introduction à la doctrine de l'Eglise chez saint Augustin que le chanoine Bavaud développe sur le point précis du baptême. On voit comment saint Augustin engraine sa doctrine dans l'œuvre médiatrice du Christ dont le Saint-Esprit communique les bienfaits par le truchement des sacrements ; les statuts successifs de l'Eglise, son unité ne sont

perceptibles que dans cette perspective. Augustin n'a rien d'un idéologue ou d'un utopiste qui échafauderait un modèle d'Eglise *in abstracto*. Il adhère au contraire à la situation historique, mais il en cherche le conditionnement à la lumière de l'Ecriture qui lui sert de détecteur, sans pour autant se soustraire à l'appel de la contemplation. Les donatistes ne seraient-ils pas, eux, les idéologues dont l'exigence de pureté finit dans le sang de la révolution ? Le P. Congar définit leur position avec beaucoup de nuances, dissipe des malentendus, les lave de certaines accusations. On lui en saura gré quand on pense au rôle néfaste joué par l'évocation de cette controverse au temps de la Contre-Réforme. M. Bavaud excelle à définir l'interprétation augustinienne de la doctrine baptismale de Cyprien. Le P. Pinaert traduit le texte établi par Petschenig (CSEL) ; le P. Bouissou rend en vers le *Psalmus* à partir du texte de R. Anastasi (Padova, 1957). Comme toujours, les notes en bas de pages et les notes complémentaires rendent de précieux services. On estimera la portée de ces traités d'après cette remarque du P. Congar : « Ce fut la mission historique des Pères que de faire vivre l'Eglise dans l'Empire chrétien sans la séculariser, de la faire passer et s'exprimer dans l'univers culturel gréco-latin sans l'helléniser, au moins en son âme profonde. »

GABRIEL WIDMER.

WILHELM HISS : *Die Anthropologie Bernhards von Clairvaux*. Berlin, Walter de Gruyter, 1964, 152 p.

L'auteur s'attache à dégager les éléments philosophiques de la doctrine de l'abbé de Clairvaux et à montrer, après Etienne Gilson, que Bernard n'est pas un rhéteur, mais un penseur, et même un penseur systématique. Wilhelm Hiss étudie le « socratisme » de Bernard en mettant en lumière son caractère à la fois anthropocentrique et théocentrique, et traite de la nature de l'homme en se demandant si l'homme est pour Bernard *une* substance ou la dualité de l'âme et du corps. A condition de la situer dans l'ensemble de la doctrine de Bernard, c'est la seconde réponse qui est la bonne. L'auteur termine en examinant la doctrine de l'image et de la ressemblance et celle de la structure de l'âme. Son travail est utile, car saint Bernard penseur est souvent méconnu, mais l'auteur, semble-t-il, ne laisse pas de considérer la pensée bernardienne comme le moment d'une évolution qui devra trouver son aboutissement nécessaire au XIII<sup>e</sup> siècle.

FERNAND BRUNNER.

IRÉNÉE VALLÉRY-RADOT : *Bernard de Fontaines, abbé de Clairvaux*, ou les Noces de la Grâce et de la Nature. Les années de formation, 1090-1130. Tournai, Desclée, 1963, 402 p.

Il faut dire le plus grand bien du premier volume de cette nouvelle biographie de saint Bernard : écrite par un des fils spirituels du grand abbé de Clairvaux, elle permet de comprendre de l'intérieur la vie passionnée de celui qui devait rénover, par-delà les ordres monastiques, l'Eglise d'Occident tout entière. « Comme Cuvier, avec quelques fragments de fémur, reconstituait un animal préhistorique » (p. 29), l'auteur s'efforce de faire apparaître le personnage exceptionnel de saint Bernard, non sans discuter à chaque fois la qualité des sources qu'il utilise — et l'on sait combien il est souvent difficile de faire le départ entre les faits historiques et ceux que rapportent les hagiographes. A ce propos, on notera tout particulièrement la discréption avec laquelle sont rapportés les

miracles de saint Bernard. Utilisant et citant abondamment les lettres de saint Bernard et de ses correspondants, le P. Valléry-Radot dépeint l'homme en même temps que le saint, l'écrivain raffiné et le moine, le polémiste plein de fiel et l'ami affectueux, le malade affaibli et le grand personnage suroccupé ; du même coup, il nous fait pénétrer la pensée théologique de l'abbé de Clairvaux, instruit par le commerce de Guillaume de Champeaux et l'amitié de Guillaume de Saint-Thierry. Cet ouvrage se lit d'une traite, car nulle part l'érudition n'en vient entraver l'élan : n'est-ce pas une marque de l'esprit cistercien que de savoir transformer tout labeur en une activité spirituelle ? Il ne reste qu'à souhaiter au second volume (en préparation) d'être digne du premier.

GILBERT RIST.

B. GAULLIER : *L'état des enfants morts sans baptême d'après saint Thomas d'Aquin*. Paris, Lethielleux, 1961, 174 p.

L'ouvrage présente un double intérêt, car il éclaire à la fois l'histoire du problème et la place de celui-ci dans la théologie thomiste. Saint Augustin, au cours de sa lutte contre le pélagianisme, fut amené à défendre avec une certaine rigueur la thèse, selon laquelle tout enfant mort sans baptême méritait la condamnation à une peine sensible. Saint Anselme le suivit dans ce sens. Au contraire, saint Thomas place le sort de ces enfants dans les Limbes, parce qu'ils sont d'une part, selon lui, inaptes à la vision béatifique à cause de leur péché originel et, d'autre part, parce que, n'étant pas coupables d'un péché personnel, ils ne peuvent être soumis aux peines sensibles de l'Enfer. Sans l'avoir connue sans doute, le docteur angélique confirmait ainsi la position traditionnelle des Pères grecs. L'Eglise catholique romaine maintient cette solution dans son enseignement traditionnel. Sans être un dogme de la foi, cette question demeure intimement liée, pour elle, à celle de la nécessité du baptême. On reconnaîtra la clarté de cet exposé, mais aussi le malaise qu'engendre sa lecture. Peut-on, par un simple souci de couvrir le dépôt traditionnel, dissimuler la problématique existentielle que ce problème pose à la foi d'un théologien moderne. Est-ce la fidélité à la Parole qui dicte une pareille lecture des Ecritures ou une tenace servilité aux trésors de la tradition ?

CHRISTIAN PAYOT.

BATTISTA MONDIN : *La filosofia dell'essere di S. Tommaso d'Aquino*. Roma, Herder, 1964, 356 p.

D'accord avec Gilson pour affirmer que l'originalité de la doctrine de saint Thomas réside dans l'intuition de l'être comme perfection absolue, et avec Fabro pour soutenir que le thomisme est seul à échapper à la critique de Heidegger, l'auteur présente l'anthropologie de saint Thomas, son épistémologie et sa métaphysique. Les vingt-huit chapitres qui composent son ouvrage, parfois très courts, sont suivis des textes principaux de saint Thomas, relatifs aux questions traitées. Données en traduction italienne et en langue originale, ces citations constituent la plus grande partie du livre qui fournit ainsi une série de textes-clés. Dans les pages 129 à 132, l'auteur développe la thèse selon laquelle le thomisme ne résulte pas de fragments empruntés à Platon et à Aristote : il fait subir une révision radicale aux doctrines de la matière et de la forme, de l'acte et de la puissance, des quatre causes, des transcendantaux, comme aux principes platoniciens de la participation et de l'analogie.

FERNAND BRUNNER.

MARTIN ANTON SCHMIDT : *Gottheit und Trinität nach dem Kommentar des Gilberts Porreta zu Boethius, De Trinitate.* Basel, Verlag für Recht und Gesellschaft, 1956, 274 p.

Le *De Trinitate* de Boèce est un des textes les plus souvent commentés au XII<sup>e</sup> siècle, et Gilbert de la Porrée est l'un des penseurs les plus considérables de ce temps. Aussi cette thèse bâloise, revisée par son auteur et augmentée d'appendices, concerne-t-elle le cœur même de la pensée du XII<sup>e</sup> siècle. Elle se présente comme un commentaire sur le commentaire de Boèce, auquel succèdent des notes qui reprennent certains points importants de doctrine. Comme on le sait, Boèce, dans le *De Trinitate*, traite de différentes sciences, de la Forme divine et des formes créées, de la portée des catégories, en particulier la substance et la relation, en matière de connaissance de Dieu. Schmidt montre comment Gilbert de la Porrée suit Boèce ou s'en écarte et comment son objet principal est d'éviter le double écueil du panthéisme et du dualisme : la Forme divine n'est ni identique à la forme des créatures ni différente absolument. C'est à la lumière de cette doctrine que Gilbert développe sa conception de la Trinité, et il ne faut pas lui reprocher, comme c'est le cas depuis le Moyen Age, d'introduire en Dieu au même sens la distinction qu'il fait dans la créature entre l'abstrait et le concret, le *quo est* et le *quod est*. S'il y a deux grandes doctrines de la Trinité, celle de Denys et celle d'Augustin, Schmidt voit dans Gilbert un représentant de la deuxième tendance : en effet, le point de départ de sa réflexion n'est pas la pluralité des Personnes, mais l'unité de la Divinité. Pour soutenir ces thèses générales, l'auteur se livre à des analyses fouillées des principaux points de la pensée de Gilbert, tant en matière philosophique qu'en matière théologique.

FERNAND BRUNNER.

MICHAEL J. WILKS : *The Problem of Sovereignty in the later Middle Ages. The papal Monarchy with Augustinus Triumphus and the Publicists.* Cambridge, University Press, 1963, 619 p. Index.

M. J. Wilks aborde le problème de la souveraineté au moment de l'histoire du Moyen Age, où s'affrontent avec netteté plusieurs tendances. D'un côté la position néoplatonicienne, augustinienne, de l'autre la ligne plus modérée issue de la redécouverte d'Aristote. La question de la souveraineté touche à plusieurs domaines, celui de la théologie, du droit, de la politique. De quoi s'agit-il ? Il s'agit en premier lieu de la position de l'Eglise dans le monde, de l'autorité de l'Eglise ; secondelement de la place de l'Etat, de son rôle, une nouvelle notion de ce dernier étant en train de se dégager lentement, notion qui aboutira finalement à l'idée d'Etat moderne que nous connaissons, mais qu'ignorait le Moyen Age. A toutes les questions ouvertes à ce sujet, théologiens, juristes et politiciens du Moyen Age ont essayé de répondre. La première théorie de la souveraineté dont parle l'auteur sera celle de la souveraineté papale, l'Eglise étant considérée comme un royaume universel, d'Augustinus Triumphus d'Ancône. Augustinus Triumphus d'Ancône est né vers 1270. Son nom est en vérité plus familier aux juristes qu'aux théologiens, car il doit être considéré comme l'un des grands théoriciens du droit du Moyen Age. De l'Ordre des augustins, il a étudié à Paris, enseigné à Padoue. Par la suite, il a gagné la faveur du roi de Naples. Il est l'auteur d'un certain nombre de traités politiques, mais surtout d'un volumineux ouvrage, la *Summa de potestate ecclesiastica*, vaste exposé de

ses idées politiques. Augustinus d'Ancône fut, dirions-nous, le représentant d'une tendance d'extrême droite, cherchant à assurer l'autorité absolue de la papauté dans tous les domaines, le pape devenant une sorte de souverain universel. Les autres tendances seront plus attentives à délimiter l'étendue des différents pouvoirs, du prince, de l'Eglise et de la hiérarchie. L'exercice de l'autorité dans l'Eglise, et de l'Eglise dans le monde, sera beaucoup plus nuancé. C'est la ligne en particulier issue de saint Thomas. Tout ceci ressort extrêmement bien de l'exposition de M. J. Wilks. On restera attentif à la délimitation des frontières de pouvoirs, par rapport à une volonté d'ordre divine, en même temps que l'on continuera à accorder une grande valeur à des manifestations purement extérieures d'authentification du pouvoir. Pensons par exemple à l'acclamation impériale, confirmation par le peuple de l'autorité du souverain, et qui en fait a été reprise par la papauté. La via media est allée dans le sens d'une atténuation du concept augustinien de la société et de la souveraineté du pape. La question du rôle des évêques dans les affaires de l'Eglise a été très sérieusement débattue. Une analyse comme celle que nous présente M. J. Wilks éclaire singulièrement la situation et les discussions autour du pouvoir, non seulement pour la période du Moyen Age qu'il étudie, mais au moment de la Réforme. M. J. Wilks consacre la sixième partie de son excellente étude à la théorie conciliaire, qui fut d'actualité brûlante au moment du grand schisme : *papa a nemine iudicatur, Ecclesia in papa, papa in Ecclesia*. L'opportunité et l'actualité d'un travail aussi bien documenté que celui que nous avons sous les yeux pourraient être soulignées au moment des discussions autour de Vatican II. Bien des problèmes qui ont passionné un des grands siècles de la théologie sont en effet restés d'actualité.

HÉRALD CHATELAIN.

KEETJE ROZEMOND : *Notes marginales de Cyrille Lucar dans un exemplaire du Grand Catéchisme de Bellarmin*. La Haye, Martinus Nijhoff, 1963, 75 p.

Document précieux pour connaître les sentiments de Cyrille Lucar, patriarche orthodoxe de tendance réformée, en présence du Grand Catéchisme par lequel le cardinal Bellarmin exprimait fidèlement la doctrine romaine aux temps de la Contre-Réforme. Un étudiant hollandais venu à Alexandrie en 1617 reçut de Cyrille Lucar, dont il était devenu l'ami, un exemplaire du Bellarmin traduit en grec, annoté de la main du patriarche orthodoxe, et l'envoya à son maître Daniel Heinsius, professeur à l'Université de Leyde. L'œcuménisme du XX<sup>e</sup> siècle étudiera avec profit cette confrontation du XVII<sup>e</sup> siècle publiée pour la première fois par le professeur Rosemond, sur deux colonnes parallèles : a) les parties du texte grec qui ont retenu l'attention du commentateur, les passages soulignés par celui-ci étant en italique ; b) les remarques écrites en grec par Cyrille Lucar. Ces deux colonnes centrales sont encadrées d'une première colonne qui reproduit le texte italien de Bellarmin correspondant au texte grec, et d'une quatrième colonne contenant les explications et remarques en français que le professeur Rozemond a jugées utiles, se référant d'une part à l'*Institution* de Calvin, que Cyrille connaissait, d'autre part à Thomas d'Aquin, que le patriarche avait aussi étudié.

VICTOR BARONI.

FANTIN DANDOLO : *Le Compendium catholicae fidei (1485)*. Chronologie, texte, traduction, notes et variantes par A. DESGUINE. Paris, Vrin, 1964, 392 p. (*De Pétrarque à Descartes*, VIII.)

Le texte et la traduction du *Compendium catholicae fidei* sont complétés par une biographie de Fantin Dandolo, l'étude des éditions du *Compendium*, deux listes de repères chronologiques, un index bibliographique et des notes érudites, riches et intéressantes. L'ouvrage s'adresse aux historiens de la religion et de la culture. Il les aide à connaître le milieu intellectuel et religieux de l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle. Le *Compendium* est l'œuvre « d'un évêque qui ne fut ni un prélat de la cour pontificale, ni un théologien réputé, mais un de ces pasteurs du milieu du XV<sup>e</sup> siècle, à la foi éclairée, qui d'eux-mêmes, sans attendre la réforme romaine, et bien avant le Concile de Trente, demeurèrent fermement attachés aux enseignements fondamentaux de la religion chrétienne » (p. 11). Le *Compendium*, qui est rédigé à l'intention du clergé séculier, permet une « prise de mesure » de la piété commune et de l'enseignement catéchétique à la veille de la Réformation. L'ouvrage est une instruction pastorale qui traite des différents aspects de la doctrine chrétienne : la création, les âges du monde, les commandements, les articles de foi, les sacrements, l'office divin, les péchés, les œuvres, les vertus, les dons du Saint-Esprit, le sort des défunts et le Jugement dernier. Dandolo n'est pas porté sur la spéculation et il laisse de côté toutes les questions non essentielles : les reliques, les miracles, les pèlerinages, etc. Chaque fois qu'il le peut, mais sans sympathie pour eux, l'éditeur établit des comparaisons avec la doctrine des réformateurs allemands et français.

FERNAND BRUNNER.

MARTIN LUTHER : *Œuvres*, t. VI. Genève, Labor et Fides, 1965, 253 p.

La plus grande partie de ce volume est occupée par le traité *De la Cène du Christ* (1528). Ce traité est fort intéressant pour qui connaît quelque peu les différentes phases de la querelle sacramentaire entre luthériens et zwingliens et singulièrement révélateur de l'état de tension auquel on était parvenu. Il nous livre, sur un fond déplaisant d'injures et de grossièretés, la forme la plus achevée de la pensée de Luther au sujet de la sainte Cène. Le lecteur se reprend à respirer quand il pénètre dans les deux petits traités terminant le volume. Deux perles, bien dignes du grand réformateur ! L'épître sur l'Art de traduire explique, à partir d'un cas particulier (la traduction de Rom. 3 : 28), les principes dont Luther s'est inspiré dans sa magistrale traduction allemande de la Bible. Le commentaire du Psaume 117, seconde version, dédié au chevalier Hans von Sternberg, est un remarquable exemple de bonne exégèse luthérienne. A partir de I Cor. 14 : 6, Luther commente le psaume de quatre points de vue différents : prophétie, révélation, doctrine, exhortation. Ce volume mérite d'être lu et médité, ne serait-ce qu'à cause de ces deux derniers traités.

GEORGES BESSE.

FRITZ BLANKE : *Aus der Welt der Reformation*. Zürich/Stuttgart, Zwingli Verlag, 1960, 112 p.

Ce livre réunit cinq essais sur l'histoire de la Réformation, publiés antérieurement par l'auteur. Les titres des différents articles sont les suivants : 1. Le jugement que Zwingli portait sur lui-même. 2. L'opinion de Calvin sur Zwingli.

3. Le royaume des anabaptistes à Münster en 1534/35. 4. Anabaptisme et Réformation. 5. Réformation et alcoolisme. — Blanke unit un style brillant et l'humour à l'érudition de l'historien. Il jette des lumières souvent nouvelles et inattendues sur différents aspects du temps de la Réformation. — Une liste complète des publications de l'auteur termine ce recueil.

HARTMUT LUCKE.

F. EDWARD CRANZ : *An Essay on the Development of Luther's Thought on Justice, Law, and Society*, Cambridge, Harvard University Press ; London, Oxford University Press, 1959, XVIII + 197 p.

L'auteur étudie le développement de la pensée de Luther sur la justice, le droit et la société à travers son œuvre entière. Les années 1518-1519 constituent le point tournant dans cette évolution. Pendant cette époque Luther réalise que chaque chrétien vit simultanément dans deux sphères d'existence. Dès lors il devient capable d'estimer positivement le règne séculier. Il procède à une réorientation générale de sa théologie, jusque là trop exclusivement spirituelle. Cette réorientation se traduit notamment par une réinterprétation des notions de justice et péché, esprit et chair. — Sur cette base Luther développe sa pensée sur l'Eglise, la relation entre l'Eglise et l'Etat, les deux règnes de Dieu et les professions ou états. Nous avons là une des premières monographies américaines sur la théologie de Luther. Elle se distingue par son érudition et sa clarté de style, qui la rend facilement accessible au lecteur français.

HARTMUT LUCKE.

RENÉ H. ESNAULT : *Luther et le monachisme aujourd'hui*. Lecture actuelle du *De votis monasticis iudicium*. Genève, Labor et Fides, 1964, 230 p.

« Sub votis, sine votis » — c'est ainsi que Luther qualifiait son existence au moment où il écrivait son *Traité des vœux monastiques*. René H. Esnault souligne que Luther ne s'opposait pas à la libre observance de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, mais au fait que ses disciplines étaient l'objet d'un vœu religieux. Selon Luther, un seul vœu est constitutif pour la vie chrétienne : c'est le vœu que Dieu a prononcé en Christ, lors du baptême du chrétien. Un état religieux officiel et votif tel qu'il est théologiquement et canoniquement défini par l'Eglise, ne peut que concurrencer le caractère votif conféré à la vie chrétienne dans l'acte du baptême. Dans cette optique, la distinction entre un état de perfection et d'imperfection, entre des conseils évangéliques et les commandements de Dieu devient caduque. — Nous précisons que l'auteur n'entend pas critiquer ou justifier le mouvement monastique protestant contemporain. Il situe la critique luthérienne plutôt par rapport à la réflexion catholique contemporaine sur les vœux et l'état de religion. La position du réformateur n'a malheureusement pas perdu de son actualité.

HARTMUT LUCKE.

XAVIER AZEMA : *Un prélat janséniste, Louis Foucquet, évêque et comte d'Agde (1656-1702)*. Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1963, 270 p.

J'imagine que Sainte-Beuve aurait salué et loué cet ouvrage comme une importante contribution à son *Port-Royal*. Louis Foucquet, né en 1633, d'une

illustre et nombreuse famille française, frère cadet du trop fastueux surintendant des finances Nicolas Foucquet, a fait une carrière ecclésiastique de presque cinquante années, sur lesquelles trente d'éloignement forcé de son diocèse, carrière liée à la réforme du clergé de France et aux destinées dramatiques du jansénisme. D'abord prélat mondain, plus préoccupé de politique, de bénéfices ecclésiastiques et de collections artistiques que de religion, il prend peu à peu conscience de ses responsabilités d'évêque et des exigences d'une authentique foi chrétienne. Il va mettre ses talents, ses ressources intellectuelles et matérielles au service d'une réforme de son diocèse, selon les directives du Concile de Trente, sous l'influence de la Compagnie du Saint-Sacrement, de Vincent de Paul, de Port-Royal, avec la collaboration des prêtres de l'Oratoire. Il poursuivra cette œuvre tenacement, dans des conditions très difficiles, puisqu'il sera pendant de longues années exilé de son diocèse par Louis XIV, partageant à la fois la disgrâce de Nicolas Foucquet et celle des jansénistes. Les Jésuites, de plus en plus puissants à la cour de France, sont ses ennemis. Il réussit quand même à exercer son action réformatrice sur ses diocésains, notamment par les séminaires destinés à la formation d'un clergé régénéré. L'éloignement l'oblige à se servir beaucoup de sa plume alerte, à multiplier les mandements épiscopaux et les écrits pastoraux destinés aux prêtres. Notons l'importance particulière, pour l'historien, d'une sorte de journal secret, circulant en copies manuscrites, les *Nouvelles ecclésiastiques*, fourmillant de renseignements sur l'époque agitée qui voit la condamnation des jansénistes et la révocation de l'édit de Nantes. — C'est un des grands mérites de M. Xavier Azema d'avoir utilisé, parmi ses nombreuses sources explorées à fond, beaucoup de manuscrits inédits. La reconstitution presque complète des *Nouvelles ecclésiastiques*, chronique vivante de l'Eglise dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, est un tour de force, et c'est un sujet vraiment nouveau qui nous est présenté sur la trame de ces événements fort connus de l'histoire de France que sont le fameux « formulaire » antijanséniste et le problème des « nouveaux convertis » en rapport avec la Révocation.

VICTOR BARONI.

DANIEL PATTE : *L'athéisme d'un chrétien ou un chrétien à l'écoute de Sartre*. Paris, Nouvelles éditions latines, 1965, 187 p.

THÉOLOGIE  
CONTEMPO-  
RAINE

L'auteur analyse l'athéisme de Sartre pour en tirer un rapprochement avec les données de la théologie ; il montre comment Sartre vise la recherche d'une condition humaine idéale au travers de sa négation même de tout absolu traditionnel ; il reprend ce mot de Jeanson, pour qui l'homme sarrien est un *bâtard* : désireux d'en-soi, mais confiné dans le pour-soi. Il est curieux de remarquer qu'à cet égard M. Patte lie, dans son analyse de la pensée de Sartre, l'en-soi et la contingence, pour les opposer ensemble à la liberté (une fois, p. 170 en haut, c'est l'inverse) ; or, à beaucoup d'égards, la liberté sarrienne ne fait qu'un avec la contingence, et c'est au *nécessaire* que se lie l'en-soi. — Toujours est-il que l'homme sarrien, pour notre auteur, témoigne d'une tension, dont il affirme qu'elle correspond à des attitudes chrétiennes (p. 44 et 45). Tout l'ouvrage est du reste fait de ces correspondances qui paraissent parfois forcées et dont le trait qui les fonde est presque toujours commun sans être propre ; ainsi la notion de « tension » unifierait, si on le voulait, bien davantage que Sartre et le christianisme ! — C'est enfin l'analyse d'autrui qui permet à l'auteur de révéler le moment décisif de son enquête ; car si pour Sartre autrui pouvait cesser d'être

un « salaud », l'existence humaine cesserait d'être engluée dans la mauvaise foi. Or, Jésus-Christ est cet *autrui absolu* ; c'est par ce détour que l'auteur effectue réellement le passage de Sartre à la théologie chrétienne et dépasse l'existentialisme par la religion. — Il ne m'appartient pas de juger des pages proprement théologiques. J'y retrouve néanmoins cette fausse opposition de la contingence et de la liberté ; à cet égard, l'exégèse de Luc 7 : 36-50 ne dépasse pas le niveau d'une psychologie adolescente. Quant à définir la divinité du Christ par application du concept sarrien d'authenticité, laissons les théologiens en juger. Pour moi, cette définition est d'autant plus suspecte que l'auteur la reporte de surcroît (p. 107) sur le rapport entre Christ le Fils et Dieu le Père. Il me suffit ici de marquer en philosophe que le « Je ne suis pas que cela » (p. 156, et souvent répété) n'est pas décisif pour définir le concept sarrien d'authenticité, car la différence avec la mauvaise foi ne saurait être de degré seulement, mais de nature. Parallèlement, il est bien possible qu'on puisse assimiler théologiquement la notion chrétienne du péché à celle — sarrienne — de la mauvaise foi. Cela est même probablement juste si l'on ne pense qu'aux Pharisiens ; mais cela ne l'est plus si on pense au péché originel et à Adam. La conséquence, c'est que l'auteur ne peut plus alors que *nier* le péché originel — du moins s'il est... de bonne foi en déclarant (p. 144) qu'il fait sien ce *credo* de Jeanson : « Nous naissons innocents. » Ce libéralisme-là, bien sûr, rend la tâche de l'auteur infiniment plus aisée ; c'est lui qui, dans un *credo* final que ne désavouerait pas Jeanson, voile l'urgence de certains problèmes en ôtant à son propre projet sa portée valable — celle que le titre laissait présager.

J.-CLAUDE PIGUET.

**HEINRICH FRIES :** *Cinq réponses à un théologien luthérien*. Traduit de l'allemand par Geneviève de Pesloüan. Paris, Editions Saint-Paul, 1964, 176 p.

« Rome, que répondez-vous ? » est le titre du dernier chapitre du livre de Hans Asmussen : *Rom - Wittenberg - Moskau* (1<sup>re</sup> éd. 1955). En 1958, Heinrich Fries a publié sa *Antwort an Asmussen* dont la traduction française vient de paraître. Asmussen avait posé cinq questions touchant aux fondements et aux principes de la théologie catholique romaine. Fries répond à son interlocuteur en sept chapitres : I. Parole et sacrement. II. Caractère sacramental de la parole. III. Le sacrement en tant que parole. IV. Concepts philosophiques et théologie catholique. V. Questions sur la doctrine de la grâce. VI. Le danger du légalisme. VII. Maximalisme marital. Qu'il soit protestant ou catholique, le lecteur ne peut que se réjouir de l'ouverture d'esprit dont H. Fries fait preuve dans son ouvrage.

HARTMUT LUCKE.

**WALTER KÜNNETH :** *Glauben an Jesus ? Die Begegnung der Christologie mit der modernen Existenz*. Hamburg, Friedrich Wittig Verlag, 2<sup>e</sup> éd., 1963, 340 p.

Walter Künneth, professeur de théologie systématique à l'Université d'Erlangen, critique sévèrement les conceptions christologiques modernes. L'image du Christ que se sont forgée certains philosophes, psychologues et historiens (G. Szczesny, H. J. Schoeps, K. Jaspers, Fr. Leist) montre la tendance de l'homme moderne de réduire la christologie à l'anthropologie. Or, la « théologie existentialiste », depuis R. Bultmann jusqu'à G. Ebeling, partage les prémisses

anthropocentriques de la mentalité profane et les a introduites subrepticement dans la théologie. Cette réinterprétation existentialiste de la christologie est à la fois une falsification du message néotestamentaire et une trahison à l'égard des questions angoissantes qui surgissent dans notre existence. L'événement objectif de la résurrection du Christ est, selon Künneth, le seul fondement sur lequel on puisse établir une christologie qui corresponde à la fois au kérygme néotestamentaire et aux aspirations secrètes de l'homme moderne. Cette « théologie de la résurrection » ne partage point la peur presque maladive qu'éprouvent certains « théologiens existentialistes » devant les catégories ontologiques. — Nous approuvons la thèse de l'auteur selon laquelle la résurrection et la seigneurie actuelle du Christ doivent être le principe herméneutique d'une christologie. Mais nous regrettons le ton agressif de sa polémique contre les théologiens qu'il qualifie d'existentialistes. Les simplifications que se permet l'auteur dans ses jugements sur ses collègues ne peuvent qu'empoisonner l'atmosphère et étouffer tout dialogue compréhensif.

HARTMUT LUCKE.

ERIC D'ARCY : *Plaidoyer pour la liberté de conscience*. Paris, Editions Saint-Paul, 1964, 180 p.

Ce livre, traduit de l'anglais, s'efforce de dégager historiquement et de fonder philosophiquement et théologiquement le droit à la liberté de conscience morale et religieuse. — L'auteur analyse d'abord l'évolution de la notion de conscience de l'Antiquité à saint Thomas. Dans la deuxième partie, il passe du plan descriptif au plan impératif pour montrer comment la conscience peut créer une obligation morale pour l'individu, et pour insister sur son autorité souveraine. La troisième partie est consacrée à l'étude historique de la liberté religieuse telle que saint Thomas l'a définie. Dans la dernière partie enfin, E. d'Arcy exprime plus directement son propre point de vue : « Le droit à la liberté de conscience en ce qui concerne le choix d'une religion, le fait de la professer et de la pratiquer » (p. 149). — Outre la rigueur dans le développement de la pensée, nous avons apprécié l'ouverture d'esprit de l'auteur. C'est un disciple de saint Thomas qui écrit ; mais un disciple qui comprend d'autres positions que celles de son maître qu'il ne craint pas de critiquer parfois.

MICHEL CORNU.

HELMUT THIELICKE : *Geschichte und Existenz. Grundlegung einer evangelischen Geschichtstheologie*. Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 1964, 2 Auflage, xxv + 369 p.

Ce livre est la réédition, inchangée, d'une œuvre de jeunesse parue en 1935. L'auteur, actuellement professeur de théologie systématique à la nouvelle Université de Hambourg, avait alors 25 ans. — D'aucuns s'étonneront : les circonstances se sont tellement modifiées depuis trente ans ; des options théologiques nouvelles ont surgi. Dès lors, est-il possible de redire sans autre ce que l'on a dit... avant-hier ? M. Thielicke s'explique à ce sujet dans un avant-propos des plus clairs. En composant ce volume, au moment où la vague nazie commençait à déferler sur l'Europe, il pensait déjà à son grand œuvre, qu'il vient d'achever : sa monumentale *Theologische Ethik*, dont il est question plus loin. Le premier ouvrage devait servir d'introduction, mieux : de cadre au second.

C'est pourquoi, à ses yeux, *Geschichte und Existenz* conserve aujourd'hui sa valeur. Le compléter, tenter de le « moderniser » aboutirait forcément à en faire une œuvre hybride. — En somme, l'auteur entend surtout montrer ceci : l'affirmation chrétienne que tout homme est mon prochain, et que je dois l'aimer, n'est pas très difficile à accepter. Le problème *personnel* de chaque croyant est autre. Je suis, par exemple, dans les affaires. Mon concurrent le plus sérieux demeure à deux pas de chez moi. Que dois-je faire pour l'aimer vraiment ? Si mon entreprise progresse, c'est presque inévitablement aux dépens de la sienne. Dois-je hausser mes prix afin de diminuer mes ventes, pour lui « laisser sa chance » ? Voilà le genre de problèmes qui se posent à moi. Dès lors *ma* question est celle-ci : Qui suis-je, moi, qui dois, comme chrétien, être un prochain pour mon prochain ? Autrement dit chaque chrétien, comme tout homme, est toujours « en situation ». C'est de cette constatation qu'il faut partir, c'est à elle qu'il faut revenir avant d'aborder n'importe quel problème d'éthique. — On a combattu le docétisme en christologie. Mais il y a aussi un docétisme d'ordre anthropologique. Le but de ce livre est d'en signaler le danger.

EDMOND GRIN.

HELMUT THIELICKE : *Theologische Ethik*. III. Band. Entfaltung, 3. Teil : Ethik der Gesellschaft, des Rechtes, der Sexualität und der Kunst. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1964, xxxi + 972 p.

Il y a quelques mois, après un labeur digne de tous éloges, le systématicien de Hambourg a mis le point final au tome quatrième et dernier de sa *Theologische Ethik*. Durant près d'un quart de siècle — vingt et un ans ! — le professeur Thielicke n'a vécu que pour cette œuvre ; l'avant-propos renferme à ce sujet des déclarations qui émeuvent. — Puisque nous sommes en présence d'un achèvement, il paraît utile de rappeler brièvement ce qui l'a précédé. Le premier volume : « Prinzipienlehre » (757 p.) posait les fondements dogmatiques et philosophiques. « Au sens le meilleur de ces mots, un exposé à la fois catholique, luthérien et moderne », a-t-on pu dire. Les trois volumes suivants — « Entfaltung » — ont pour titres « Mensch und Welt » (666 p.), « Ethik des Politischen » (810 p.) et « Ethik der Gesellschaft, des Rechtes, der Sexualität und der Kunst » (1003 p.). — Dans cette recension qui doit être brève, il est impossible d'indiquer tous les sujets abordés dans ce dernier tome : ce serait fastidieux, du reste ; et en retenir deux ou trois serait arbitraire. Il sera plus intéressant de marquer l'intention profonde de l'auteur, et de signaler quel genre de présentation il a adopté. Jamais il n'a songé à écrire une espèce de somme, de compendium, où chacun pourrait « puiser » le conseil pratique dont il a précisément besoin avant de prendre telle ou telle décision. Il a cherché à envisager *l'ensemble de l'existence humaine*, en demeurant fidèle aux points de vue théologique et philosophique qu'il s'est assignés dès le départ. Il nous donne ainsi une sorte d'interprétation chrétienne de la réalité, montrant l'homme dans les diverses situations que lui réserve la vie, au sein des communautés sociales, aux prises avec ses conflits d'ordre intime et d'ordre extérieur. « Un système d'anthropologie et de cosmologie chrétiennes » ont dit certains, non sans raison. — Quant à la présentation, en plus des divisions normales en chapitres et en paragraphes, chaque développement nouveau, chaque alinéa

porte un numéro. Au premier abord le lecteur est dérouté ; puis, tout pesé, il est aidé : jamais il ne se sent perdu, aux prises avec ce millier de pages. — Une riche bibliographie, d'un choix très sûr, figure en tête de chaque subdivision importante.

EDMOND GRIN.

GÜNTHER BACKHAUS : *Atheismus, eine Selbstäuschung ?* Munich et Bâle, Ernst Reinhardt, 1962, 67 p. Glauben und Wissen, 24.

L'auteur examine deux critiques principales du monde contemporain à l'égard de l'Eglise et de la foi chrétienne. La première est l'impuissance du christianisme à apporter la justice sociale et la paix dans le monde ; « les chrétiens ne sont pas des modèles (Vorbilder), mais des bavards (Vorredner) » (Gerhard Szczesny). La seconde critique est que la foi chrétienne contredit la connaissance scientifique du monde et de l'homme (Feuerbach, Marx) ; la religion est une projection des espoirs ou des besoins de l'homme, une consolation fausse. — Or une grande partie des critiques modernes, dit Backhaus, ne s'adressent pas à la connaissance biblique de Dieu, mais à l'idéalisme hérité du siècle dernier. Le problème de la vérité ne se joue pas dans le conflit entre la religion et l'irréligion, mais dans l'opposition entre la divinisation de l'homme et la connaissance que Dieu donne de lui-même par révélation. — Ce petit traité d'apologétique est riche d'enseignements, et il est écrit dans un style alerte.

FRANCIS BAUDRAZ.

*L'homme chrétien et l'homme marxiste.* Paris-Genève, La Palatine, 1964, 270 p. Semaines de la pensée marxiste ; confrontations et débats.

Il s'agit des comptes rendus de trois séries de rencontres entre théologiens chrétiens et penseurs marxistes en février et avril 1964. La première a pour thème *Matérialisme et transcendance* et pour participants les RR. PP. Jolif et Cardonnel, le pasteur Dumas, R. Garaudy et G. Mury. Le Père Jolif aborde la question de la transcendance par le biais de l'anthropologie. Il pose le problème en termes classiques : si l'homme peut penser la transcendance, c'est qu'il y a en lui ouverture à une totalité non empirique. Il définit la transcendance « comme l'horizon qui se profile au-delà de la recherche humaine de satisfaction dans l'histoire » (p. 16). La transcendance n'exclut pas l'histoire, puisque « l'histoire, comme totalisation en cours, est humaine, elle est réalisation de l'homme, dans la mesure où elle est ouverture à un au-delà d'elle-même » (p. 18). La transcendance donne sens à l'homme total. Pour R. Garaudy, il faut distinguer entre une transcendance qui est anticulture, parce qu'elle dénoncerait une présence qui nie l'homme en l'homme, et une transcendance qui est exigence de culture, exigence de sens. Il faut se refuser dès lors à transformer les questions que pose la foi — et qui sont un des levains de la culture — en réponses qui ne peuvent être qu'aliénantes. « Refuser de faire d'une exigence une présence » (p. 30). Pour André Dumas : « Dès aujourd'hui chacun d'entre nous (chrétiens et marxistes) vit dans son pari sur ce terme (la fin de l'histoire) indémontré » (p. 37). Pour éclairer le débat, Dumas propose de parler de naturalisme (avec le Marx de 1844) au lieu de matérialisme, et d'incarnation, au lieu de transcendance. Dès lors sa conclusion est : « L'incarnation propose un sens au naturalisme. Le naturalisme, lui, proteste contre la séparation. Débat qui se joue

non entre l'ici-bas et l'au-delà, mais entre l'absence de sens et le sens peut-être mystifiant. Débat de choix et finalement de foi » (p. 45). Puis G. Mury, après avoir rendu hommage à l'effort de la Réforme et de Luther en particulier, engagé « sur la voie de cette anthropologie acharnée à montrer Dieu à partir de l'homme et sans quitter l'homme » (p. 55), précise le point de rupture : les marxistes ne peuvent que rejeter ce qui apparaît à des chrétiens comme le plus grand don, à savoir l'idée d'une grâce de Dieu. « L'homme se fait et il n'est pas fait » (p. 57). Et G. Mury termine son intervention sur cette phrase, digne de Bonhöffer : « ... Il m'apparaît à travers notre effort commun d'approfondissement, que désormais la plus grande gloire de Dieu, c'est d'être inutile » (p. 61). A quoi répondra, dans la discussion qui suit, le P. Jolif : « C'est profondément vrai... (mais) à l'intérieur de l'amour ce sont des catégories toutes différentes (que celles de l'utile ou de l'inutile) qui interviennent » (p. 71). Mais Dumas, par une juste crainte de la théologie réfugiée derrière le rideau de fumée de la mystique, pose durement l'alternative : « Il y a un Dieu provocateur de la liberté en l'homme, ou il y a un Dieu qui doit être supprimé s'il faut qu'il y ait liberté humaine » (p. 75). Enfin, le P. Cardonnel, dans une intervention faite à un autre débat, interprète la transcendance en termes rigoureusement christologiques, au ras de textes évangéliques. On est heureux de trouver une contribution exégétique de cette valeur dans ce débat d'un intérêt très vif. — Le second débat a pour thème *Praxis et Morale* et pour participants le R. P. Dubarle, J. Colombel, E. Verley et A. Gorz. A mon sens moins intéressant, ce dialogue n'affronte pas directement le thème évoqué. Il est vrai que pour Marx « la morale, c'est l'impuissance mise en action » (p. 96)... Et que pour A. Gorz « toutes les morales qui ont existé jusqu'ici n'ont été que des expressions de l'aliénation » (p. 134). Dès lors le P. Dubarle peut bien parler de liberté et d'amour et se réjouir de cette rencontre avec des marxistes, le débat tourne court, par dogmatisme. — Par contre le troisième débat sur : *Sens humain ou sens chrétien de la Réforme* nous a paru d'une qualité rare. G. Mury et R. Garaudy connaissent Calvin, à l'occasion du 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort duquel ce débat eut lieu : leurs interventions en témoignant, et surtout celle de G. Mury. Après une introduction de Garaudy (« Calvin, un éveilleur de responsabilité » (p. 172)), le pasteur J. Bosc nous offre une étude, d'un classicisme rigoureux, sur « christianisme et humanisme de Calvin ». Un exposé qui m'a paru un peu trop formel — pas assez marxiste en un sens ! — et trop dogmatique pour favoriser le dialogue. Ensuite vient l'intelligente contribution de G. Mury qui veut « réfléchir à la signification que revêt le calvinisme aux yeux d'un homme du XX<sup>e</sup> siècle, marxiste de surcroît » (p. 187). Sa thèse sera la suivante : « Le calvinisme a joué un rôle de progrès en vertu de son christocentrisme radical » (p. 196). Mury me semble avoir, tout au long de son étude, parfaitement vu une des lignes maîtresses de la pensée de Calvin, celle qui fait la modernité de son entreprise. Une telle lecture de Calvin ouvre des perspectives de dialogue avec des athées qu'aucun théologien ne devrait méconnaître. Il y a longtemps, pour ma part, que je n'avais lu quelque chose d'aussi intelligent sur le réformateur de Genève. Puis A. Casanova étudie les rapports entre calvinisme et situation socio-économique du XVI<sup>e</sup> siècle. Comme G. Mury, Casanova prend au sérieux (plus que les théologiens eux-mêmes qui confessent le plus souvent leur embarras sur ce point !) la doctrine de la prédestination, en quoi il voit une sorte d'immense libération pour la tâche profane, une restitution du réel, à la limite une démystification de la religion médiévale. Enfin A. Dumas rappelle qu'honorer Calvin comme faiseur d'histoire n'est peut-être

pas lui rendre justice, à lui qui a voulu d'abord être réformateur de l'Eglise. Mais cependant « l'épreuve du sens chrétien par les sens humains est une entreprise aussi difficile à supporter que nécessaire à affronter » (p. 249). Comme exemple de cette épreuve, Dumas cite la lecture d'Engels de la Guerre des paysans et l'ouvrage de M. Weber sur le calvinisme et le capitalisme. Et Dumas de conclure : « Si la théologie n'est pas le reflet des rapports économiques, elle n'est pas non plus en dehors de la lutte entre classes » (p. 258). — Un tel livre est doublement utile : par la qualité des réflexions qu'il propose ou suggère au lecteur, et comme signe d'un « œcuménisme » de plus en plus large, d'une volonté de dialogue entre chrétiens et athées, sans lequel l'œcuménisme classique risquerait de s'étioler et de perdre tout sens. Au-delà de la polémique et de l'apologétique, le dialogue s'instaure, où l'homme progresse vers plus d'humanité en acceptant de partager ses interrogations. Ce livre est un signe : aucun chrétien, et *a fortiori* aucun théologien, ne devrait en ignorer l'importance.

ERIC FUCHS.

**PAUL TILLICH** : *Amour, pouvoir et justice. Analyses ontologiques et applications éthiques*. Paris, PUF, 1964, 80 p. Cahiers de la Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses, 37.

La théologie de Paul Tillich est mal connue des lecteurs de langue française. Aussi est-il heureux que peu à peu paraissent en traduction quelques-uns de ses ouvrages. L. Th. Junker a, nous semble-t-il, parfaitement réussi dans son effort de traduire le petit livre publié en 1954 par Tillich sous le titre de *Love, Power and Justice*. Quant au livre lui-même, avouons ingénument notre déception : ni la méthode théologique de Tillich — ce retour à l'ontologie nous semble une tentative bien désespérée, ou trop commode — ni l'interprétation éthique des notions envisagées ici — assez banales à vrai dire — ne nous ont paru convaincantes. Nous nous garderons cependant de juger Tillich sur ce petit essai qui n'est peut-être pas très représentatif de la recherche tillichienne. Cependant, le traducteur nous avertit que la théologie « apologétique » de Tillich trouve ici un champ d'applications particulièrement fertile (p. 5). De cela nous laisserons le lecteur juger, en le renvoyant à l'analyse elle-même (voir en particulier les chap. 2, 3 et 4).

ERIC FUCHS.

**J. LARTIGOLLE** : *Vocation chrétienne du travailleur moderne. Essai sur la théologie du travail*. Paris, P. Lethielleux, 1964, 120 p.

Le travail a une fonction médiatrice entre le monde matériel et le monde spirituel. Il signifie le caractère médiateur de l'homme lui-même, corps et esprit, à la charnière de la Création et de son Créateur. Mais le travail est aussi le lieu le plus concret de l'esclavage de l'homme pécheur. Privé de sa fonction religieuse, le travail devient labeur. Seule la contemplation du Christ Médiateur, restaurateur de l'unité de la Création et du Créateur, peut redonner sens à l'activité humaine et en faire une offrande à Dieu dans la perspective du Royaume. — On ne trouvera pas dans ce petit livre de thèse originale. Il s'agit d'un livre simple, même parfois un peu simpliste (je pense au chapitre sur le péché et l'action de Satan), qui rappelle avec force et sans s'embarrasser de trop de nuances les lignes de force traditionnelles de la théologie catholique en cette matière.

ERIC FUCHS.

PIETRO DACQUINO : *Bibbia e tradizione*. Biblioteca di cultura religiosa, 5. Brescia, Paideia, 1965, 67 p.

Cette brève et substantielle étude de Pietro Dacquino, professeur de sciences bibliques au grand séminaire d'Asti, a paru dans la *Rivista Biblica*, 12 (1964). Vu l'actualité du sujet, discuté au Concile du Vatican, elle a pris sa place dans la « Biblioteca di cultura ». Texte et notes sont pleins de suggestions intéressantes sur la formation du Nouveau Testament. Avec beaucoup d'exégètes catholiques et protestants, Pietro Dacquino constate que la tradition orale et l'Ecriture sainte ne s'excluent nullement l'une l'autre mais se complètent. Nos évangiles reposent sur une tradition orale. Toute la création du Nouveau Testament baigne dans une tradition chrétienne vivante. D'autre part l'Ecriture fixe la tradition et l'empêche de se déformer. Pour Dacquino, le Christ est la révélation unique et définitive de Dieu. La conclusion de son étude mérite d'être retenue : « Si nous ne pouvons accepter la *sola scriptura*, comme l'ont comprise nos frères séparés, cependant dans l'unique tradition de l'Eglise du Christ, l'Ecriture a le premier rang, comme l'a toujours affirmé la tradition antique, des Pères de l'Eglise jusqu'au Moyen Age. »

LYDIA VON AUW.

RUDOLF BULTMANN : *Glauben und Verstehen*, IV. Tübingen, Mohr, 1965, 198 p.

Ce quatrième volume de la série que nous devons au professeur Bultmann contient treize textes, dont le dernier seulement, une réponse à E. Kaesemann, est un inédit. Ces études fort variées ont été publiées entre 1959 et 1964. Fait significatif, la plupart ont paru dans des périodiques ou ouvrages collectifs non théologiques. C'est ce qui explique leur admirable clarté, dépourvue de toute fausse technicité, leurs constantes références à la philosophie antique ou contemporaine, et leur caractère synthétique. L'auteur s'adresse à un large public universitaire et apporte des compléments importants, et même des corrections étonnantes (à notre avis) aux thèses qu'il défend depuis longtemps. — En conclusion de la quatrième édition de son exposé classique sur *l'étude des évangiles synoptiques* (p. 1-41), l'auteur présente Jésus comme un « prophète » (p. 36) dont la prédication fut surtout eschatologique et éthique ; ces deux caractères se rejoignent d'ailleurs dans l'importance qu'ils accordent l'un et l'autre à l'instant de l'obéissance radicale, qui n'est autre que l'acceptation de la grâce (p. 38). — Comparant les idées antique et chrétienne de *liberté* (p. 42-51), l'auteur analyse admirablement le thème de la liberté intérieure montrant que, dans le christianisme, elle est « le don de la grâce libératrice de Dieu » (p. 51). — Pour le 70<sup>e</sup> anniversaire de Martin Heidegger, Bultmann a écrit un texte bref intitulé *Education et foi chrétienne* (p. 52-53) : l'éducation, dans le christianisme, est une « instruction dans la religion chrétienne » qui, d'ailleurs, ne saurait se passer de critique philosophique, ni d'amour. La liberté ne se communique que par l'amour. — Très inattendue chez le maître de Marbourg nous paraissent être les réflexions sur le thème *Histoire et tradition* (p. 56-68) : si le sens de l'histoire ne saurait résider dans la sauvegarde de traditions, la décision personnelle et l'ouverture au futur ne peuvent se comprendre que par rapport à des traditions, même si ce rapport est négatif. — A ses origines, la foi chrétienne n'était ni pessimiste ni optimiste (p. 69-90), car son élément caractéristique n'est pas une appréciation objective du monde et de l'histoire,

mais une *activité* responsable à l'égard de l'un et de l'autre. — De même pour les conceptions grecque et chrétienne de l'Histoire (p. 91-103) : la seconde a besoin de l'enquête objective de la première qui, seule, lui permet de prendre conscience de la responsabilité du moment dans une situation dûment étudiée. — Peut-on parler de *Théologie philosophique* ? Bultmann répond que si le concept d'existence ne saurait être appliqué à Dieu, le *Sein* du dernier Heidegger pourrait peut-être rendre quelque service (104-106). — A la critique de l'idée de transcendance de Dieu chez J. A. T. Robinson, l'auteur répond qu'il importe, non de rejeter cette idée, mais de la réinterpréter dans le sens d'une présence historique (non objectivable) et eschatologique (décisive) dans notre vie quotidienne (p. 107-112). — Si l'homme moderne ne sait plus que faire du concept Dieu, il importe de lui apprendre à « demeurer disponible pour des *rencontres* avec Dieu dans le monde et dans l'histoire » (p. 113-127). — Les deux exposés les plus importants du volume, à notre sens, sont des réponses aux objections adressées au programme de démythologisation (p. 128-189). Bien des précisions nouvelles sont ici présentées, sur l'étude historique objective comme base nécessaire de l'interprétation existentielle (p. 132), sur le caractère non mythologique du discours sur Dieu lorsqu'il se concentre sur l'action de Dieu (*das Handeln*) dans la personne de Jésus, sur la distinction capitale entre « compréhension » et « explication rationnelle » (p. 162), etc. Certes, beaucoup de questions demeurent ouvertes. Nous les grouperions peut-être, dans celle-ci : d'où vient, exactement, pour l'homme, la « possibilité » actuelle de la vie authentique ? Est-ce de la simple audition de l'Evangile ? Est-ce de la grâce de Dieu ? Est-ce de la connaissance de Jésus ? Est-ce de l'action historique et unique de Dieu en Jésus-Christ ? L'auteur dit tout cela à la fois, mais tout cela appelle encore une concentration qui le rende cohérent.

PIERRE BONNARD.

GEORG MENDE : *Weltliteratur und Philosophie*. Berlin, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1965, 160 p.

PHILOSOPHIE  
COMTEMPO-  
RAINE

L'auteur montre comment la littérature spontanée des peuples (dans les contes, par exemple) traduit toujours une forme d'humanisme supranational. Du même coup, cela permet à G. Mende de développer sa propre vision (marxiste) de l'humanisme, à propos de problèmes (l'esthétique, le langage, la relation du maître à l'esclave, l'amour) et à propos d'œuvres comme l'*Iliade*, la Bible, *Don Quichotte*, etc. — Il s'agit de leçons données aux étudiants ; on admirera l'ordonnance pédagogique excellente de chacune d'elles, et l'on n'oubliera pas au passage de savourer le talent polémique de l'auteur, même si on ne partage pas ses goûts ou ses idées. — Le dernier chapitre permet à G. Mende d'exprimer avec fermeté et clarté ses convictions qui, en esthétique, visent à « désesthétiser » l'art pour lui accorder une valeur éthique et sociale.

J.-CLAUDE PIGUET.

PAUL HAEBERLIN : *Zwischen Philosophie und Medizin*. Zurich, Schweizer-Spiegel Verlag, 1965, 188 p.

En 1963 s'est fondé à Lenzburg une Société *Paul Haeberlin*, destinée non seulement à perpétuer la mémoire mais surtout à étendre l'action de la pensée du philosophe suisse Paul Haeberlin. Dans cet esprit elle s'est attelée comme à une première tâche à la publication du *Nachlass*, et présente ainsi le premier

volume d'une série. — Ce volume recueille, selon une intention exprimée par l'auteur, sept articles déjà publiés dans des revues éparses. Le huitième texte (*Psychopathologie des normalen Lebens*) est inachevé ; les éditeurs ont alors reproduit le plan conservé de l'auteur. — Signalons à l'actif de ce livre : une présentation très soignée, une remarquable mise au point bibliographique, un avant-propos, une préface de A. Gigon, un appendice critique, des notes, et trois index, complets et intelligents, dus à Peter Kamm.

J.-CLAUDE PIGUET.

ALAN WOOD : *Bertrand Russell, le sceptique passionné*, trad. de l'anglais par Elisabeth Gille, préface de Philippe Devaux. Paris, Payot, 1965, 256 p.

Voici un ouvrage agréable à lire. L'auteur brosse un portrait vivant et complet du philosophe anglais contemporain. L'humour n'y manque pas, ni le sérieux. Alan Wood trouve le moyen d'évoquer pour le grand public en langage simple l'apport philosophique de Russell. Le milieu, le tempérament, la formation, les sources, les amis, les doctrines philosophiques, politiques, pédagogiques et morales, tout cela est présenté d'une manière alerte. L'accent est mis cependant sur la biographie et l'on peut trouver que l'exposé des doctrines n'occupe pas assez de place, mais l'auteur fait allusion sans cesse aux idées de son héros et il ne s'interdit pas parfois de les critiquer, notamment en matière de morale.

FERNAND BRUNNER.

*Stillstand und Fortentwicklung im schweizerischen Recht*. Bern, Stämpfli, 1965, 440 S.

La Faculté de droit de la *Hochschule* de Saint-Gall a réuni diverses contributions de professeurs et de juristes pour les offrir à la « Journée suisse des juristes » de 1965. Parmi celles qui débordent le cadre strict des pures sciences juridiques, relevons le texte de M. Otto Kaufmann, consacré au problème de l'adhésion de la Suisse à la Déclaration européenne des Droits de l'homme. A quelles conditions juridiques cette adhésion est-elle possible ? L'auteur relève quatre points où notre Constitution fédérale devrait être revisée : la situation politique de la femme (droit de vote), le contrôle policier des étrangers (sur l'injustice duquel l'auteur insiste avec force), le problème des Jésuites et de la liberté confessionnelle, ainsi que celui de l'abattage israélite de la viande. — Le contenu de cette étude livre assez bien le ton de l'ensemble du recueil : volonté de ne pas séparer les problèmes juridiques de l'actualité, et volonté politique de regarder en avant et autour de soi, du côté des réformes souhaitées, avec les yeux ouverts sur l'ensemble du monde. — On retiendra aussi une étude du professeur Naegeli sur les rapports entre le problème éthique du mal et le droit pénal, ainsi que l'étude terminale de M. Paul Steiner, fort curieuse et intéressante, sur la portée juridique du préambule de notre constitution (« Au nom du Dieu tout-puissant »).

J.-CLAUDE PIGUET.

ANDRÉ CHOURAQUI : *La pensée juive*. Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 126 p. Collection « Que sais-je ? »

Charles Péguy relevait à juste titre que les chrétiens ne connaissent pas les Juifs. M. Chouraqui entreprend de combler cette lacune, mais la tâche n'est pas facile puisque la pensée hébraïque, en nous apportant la plénitude du concret « nous impose l'universalité du réel, sans le support d'aucun ordre logique formel. D'où la difficulté de rendre fidèlement compte de cette pensée dans une langue, le français, implacablement analytique, dont le génie est clarté, mesure, précision » (p. 7).

M. Chouraqui aborde successivement les pensées biblique, talmudique, théologique et mystique, puis moderne. Il relève la pluralité de tendances de la pensée judaïque, attire, d'autre part, l'attention sur le fait qu'entre la Bible hébraïque et le Nouveau Testament, il y a une continuité beaucoup plus grande que ne le supposent souvent les commentateurs autorisés du judaïsme et du christianisme (p. 61). Par ailleurs, le schisme entre Israël et l'Eglise est d'ordre historique plus que dogmatique.

En refermant cette excellente étude d'un spécialiste de la pensée judaïque, qui nous permet de repenser à notre dette envers la pensée israélite, nous aimeraions citer cette phrase de M. Chouraqui, résumant le sens de son effort : « La pensée d'Israël, qui a eu toutes les audaces, devra avoir l'ultime courage de prendre les dimensions nouvelles du monde qu'elle doit comprendre et de voir dans les religions qui sont sorties de son sein non plus des rivales acharnées à la perdre, mais des associées, mais des sœurs qui doivent unir leurs forces pour le service d'un même Maître et le salut d'une même création » (p. 122-123). A notre tour de considérer le judaïsme actuel comme une religion sœur et d'unir nos efforts au service de ce même Maître.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

MICHAEL THEUNISSEN : *Der Andere. Studien zur Sozialontologie der Gegenwart*. Berlin, W. de Gruyter, 1965, 538 p.

Cet ouvrage imposant — *Habilitationsschrift* de l'Université libre de Berlin — présente quelques-unes des doctrines les plus marquantes suscitées à l'heure actuelle par la présence d'autrui. L'auteur soutient que l'un des traits les plus originaux de la philosophie du XX<sup>e</sup> siècle réside dans la signification ontologique conférée à autrui, et n'accueille dans son étude que les doctrines qui effectuent cette approche ontologique, excluant par là les perspectives purement psychologiques, sociologiques ou morales. Il part de l'idée que dans la situation philosophique actuelle *l'autre* peut être saisi soit comme un *toi*, soit comme un *moi étranger* (*Fremdich*). A ces deux saisies opposées correspondent deux types de philosophies opposées. La philosophie transcendentale moderne, inaugurée par Husserl, lie le problème d'autrui au problème de la constitution subjective du monde et ne peut par suite appréhender *l'autre* que comme un étranger. Pour la philosophie du dialogue, illustrée avant tout par Buber, *l'autre* se révèle au contraire comme le partenaire invoqué à la deuxième personne. Partant de cette distinction fondamentale, l'auteur divise son livre en deux parties : dans la première il étudie la théorie de l'intersubjectivité transcendentale de Husserl et les théories qui en dérivent (Heidegger, Sartre) ; dans la seconde, la « dialogique » de Buber et quelques positions voisines (en particulier G. Marcel), puis certaines doctrines d'inspiration phénoménologique qui préparent ou

reprennent la philosophie du dialogue (Ad. Reinach, Löwith, Binswanger). Les philosophies qui n'entrent pas dans le cadre de cette bipartition sont résolument exclues du champ d'investigation : c'est ainsi qu'aucun chapitre n'est consacré à Scheler ou à Jaspers, parce qu'ils n'appréhendent pas la réalité d'autrui dans une perspective strictement dialogique (on relèvera toutefois l'excursus final sur Jaspers). — A mon avis, l'intérêt primordial de cet ouvrage réside dans sa seconde partie : en présentant d'une façon approfondie la philosophie du dialogue de Buber — qui n'a pas encore fait l'objet d'études aussi nombreuses que les doctrines de Husserl, Heidegger ou Sartre — M. Theunissen comble une lacune importante et situe à sa juste place l'un des penseurs les plus profonds de notre époque. — Disons enfin que la clarté du plan suivi et les index rendent aisée la consultation de cet ouvrage volumineux.

ANDRÉ VOELKE.

MARGARET MEAD : *Continuities in cultural evolution*. New Haven and London, Yale University Press, 1964, 471 p.

Le livre de la célèbre anthropologue Margaret Mead (M.M.) s'ouvre sur une vaste mise au point de la situation de l'anthropologie face à l'évolution. A la suite des biologistes évolutionnistes comme Simpson et Huxley, les anthropologues comprennent maintenant dans l'évolution aussi bien les processus généraux et les régularités multilinéaires de séquences que, et c'est là le point nouveau, les faits entéléchiens qui ne s'intègrent pas dans des séquences linéaires. — La démarche de M.M. tend à montrer à partir de faits micro-sociologiques, la genèse des mouvements évolutionnaires, étant entendu qu'elle compte comme acquis le fait de l'évolution au niveau macro-sociologique (la discussion des deux niveaux d'investigation est faite au ch. 7). Chez les Manus, M.M. parvient à dresser une rapide typologie des modes d'apprentissage, premier stade du processus évolutionnaire. *L'empathie*, dont le mode d'expression est *l'acting out*, expression de la personne totale, *l'imitation* qui procède par répétition de la chose à apprendre et enfin *l'identification* où l'altérité de l'enseignement est niée par un effort d'appropriation. — L'étude du mouvement Paliau, de l'unité culturelle d'une aire, des conditions de la participation, autant de chapitres où M.M. apporte des éléments qui pourraient constituer une phylogénèse culturelle. Elle termine cependant son ouvrage en montrant que ce sont les jeunes qui, dans tout processus évolutionnaire, jouent le rôle le plus important car c'est toujours à eux que revient la tâche d'inventer le futur. Il faut donc veiller à leur donner les moyens de cette invention. Au total, le livre de M.M. représente une passionnante recherche sur les modalités de l'évolution à partir d'un matériel ethnographique remarquable.

JACQUES LEENHARDT.

DOMINIQUE DUBARLE, O.P. : *La civilisation et l'atome*. Paris, Editions du Cerf et Librairie Plon, 1962, 254 p.

Pour le P. Dominique Dubarle, homme de science et théologien, professeur de philosophie des sciences aux facultés catholiques de Paris et membre du mouvement de Pugwash (groupant des savants atomistes de pays divers conscients des conséquences humaines de leurs recherches), « le travail du théologien doit commencer par une grande attention aux choses... » (p. 17). Aussi

son livre se présente-t-il en trois parties. Dans les premières, l'auteur s'intéresse aux deux aspects principaux des conséquences de la conquête de l'énergie nucléaire ; il analyse les applications militaires d'abord : les risques d'une guerre atomique et tout ce qu'elle impliquerait, mais aussi les efforts, les dialogues entamés pour éviter ce risque et pour chercher les voies du désarmement nucléaire ; puis il traite, dans la deuxième partie, des applications pacifiques : le problème humain de l'énergie nucléaire industrielle, les conditions de son développement, et les difficultés qu'il va poser aux pays neufs. Il ressort de cette double analyse que les problèmes restent graves, bien que surmontables, tant dans l'application militaire que pacifique de l'énergie atomique. Dans la troisième partie enfin, l'auteur s'inquiète des questions nouvelles posées par l'affaire atomique à la théologie. Une « théologie des affaires atomiques » devrait se déployer dans le cadre d'une théologie de la science ; mais cette dernière n'existe pas. Aussi le P. Dubarle nous donne-t-il d'abord quelques vues générales, puis il pose le cas théologique de la guerre atomique et les perspectives d'une théologie du genre humain dans un avenir pacifique de l'énergie nucléaire.

— Dans un domaine où les faits se transforment si rapidement, c'est certainement cette dernière partie qui retient le plus l'attention, forçant le lecteur à la réflexion personnelle par les perspectives parfois imprévues qu'elle apporte.

MICHEL CORNU.

JACQUES BERQUE : *Dépossession du Monde*. Paris, Editions du Seuil, 1964, 215 p.

Ce livre peut paraître irritant puisqu'il nous parle du monde futur, et surtout du futur des autres. Il est cependant une des plus belles tentatives actuelles pour comprendre l'espérance qui anime si follement (nous semble-t-il) tant de parties du Tiers-Monde. — Bien qu'il donne l'impression d'être utopique — ne fût-ce que par son style, « baroque » nous rassure l'éditeur — Jacques Berque prétend dans ce dernier livre ébaucher en toute rigueur une sociologie de la décolonisation. Il part d'un fait : de son étonnement d'historien et de sociologue du Maghreb devant l'extraordinaire joie collective, le véritable « jaillissement de l'élémentaire » qui a marqué, qui marque encore la restitution ou plus exactement, selon notre auteur, la « resurrection » de l'indépendance nationale. Pour comprendre ce qui lui semble être un avènement, il reprend, après tant d'autres, mais avec quelle profondeur, l'analyse du fait colonial. La colonisation est, bien sûr, une « exploitation sans limite des excédents » d'une partie du monde qui n'était pas si riche qu'on le disait mais qu'on mit à sac. Ce qui frappe dans cette spoliation, c'est son caractère antinaturel, profondément stérile. L'introduction des découvertes techniques n'avait-elle pas pour but d'éliminer les seuls obstacles à l'avidité et non de créer, avec cette nature difficile, de nouvelles possibilités. Le colonialisme insatiable, glouton, a saccagé une nature qui devint la première victime d'un gaspillage planétaire. Mais à cet éreintement de la Nature, s'ajoute une véritable « razzia sur les significances » (p. 58). Dans des chapitres fascinants, J. Berque démontre cette fascination et cette fringale de l'Occident non seulement pour les produits coloniaux, mais pour l'exotisme, pour les excitants culturels que lui offre la consommation rapide d'autres civilisations. Attentif à l'autre — pour mieux l'exploiter tout d'abord — le colonialisme jouit de son pittoresque. Satisfactions rapides d'ailleurs et vite rejetées car le propre de cette consommation est de ne toucher que

les surfaces, de ne jamais savoir ni pouvoir aller au fond des choses ni des êtres. Or cette double mise à sac — de la Nature et des Civilisations exotiques — détruit les bases tant économiques, sociales que culturelles et religieuses du colonisé. En détruisant, inconsciemment souvent, « les systèmes de liaisons sans rien établir d'équivalent », le colonisateur *dénature* le colonisé. Pour J. Berque l'Occident a été plus loin que pour son propre prolétariat, car celui-ci appartenait encore à la même société. Enfin, pour couronner ce joyeux gaspillage, l'Occident, et surtout l'Europe, fatigué par ses indigestions, au moment où il sent que le Tiers-Monde lui échappe, invente de s'enfoncer dans le pessimisme. Ainsi l'Histoire qu'il transmet aux « autres » est pervertie par avance et il peut s'abîmer dans « l'exemplarité de sa déchéance » (p. 64). Mais le décolonisé n'accepte pas de participer à ce jeu aux dés pipés. Au lieu d'admettre cet apocalyptique commencement de son monde, il proclame au contraire avec joie, dans ses danses et chansons sa certitude d'entrée dans l'Histoire. Le caractère singulier de la décolonisation c'est qu'elle est marquée par le surgissement d'une nouvelle vie qui se lance à la conquête de nouveaux espaces. Elle prévoit de nouvelles noces avec une Nature respectée. Elle ouvre surtout de nouvelles possibilités à travers l'affirmation positive de la jeunesse, le renouveau des croyances, l'éclat de la femme et le miracle d'une paysannerie qui commence à s'exprimer après avoir été tant de siècles muette (p. 109). Ce qui distingue cette renaissance c'est qu'elle se manifeste par des couches de la population que nous n'arrivons pas à intégrer : les jeunes, les femmes, les paysans. Ainsi, par-delà les obstacles — qui seront autant de provocations et non de chaussetrapes — J. Berque voit dans cette fête de ce que nous nous obstinons à appeler le Tiers-Monde, l'épanouissement « d'un prométhéisme sans Dieu, mais non sans valeur » (p. 214).

PIERRE FURTER.

**ADOLFO MAÍLLO :** *La educación en la sociedad de nuestro tiempo*. Madrid, Centro de documentación y orientación didáctica de enseñanza primaria, 1961, 366 p.

**ADOLFO MAÍLLO :** *Acción social de la escuela*. Santiago do Chile, Oficina de la UNESCO, 1964, 100 p.

Les quelque vingt articles dans lesquels le directeur du Centre de documentation et d'orientation didactique de l'Ecole primaire de Madrid ébaucha entre 1950 et 1960 « une éducation pour la société de notre temps », nous semblent suivre une évolution qui s'affirme en 1963 lorsqu'au cours d'une mission, A. Maíllo rédige pour le Projet numéro 1 de l'UNESCO son bref précis sur l'action sociale de l'école primaire. Tout d'abord — et c'est un fait que l'Europe en général ignore — il y a l'effort immense pour sortir de l'isolement où le régime franquiste a maintenu ses intellectuels. Non seulement à l'égard du reste du monde occidental — ce qui s'exprime encore en 1950 par une crainte panique de la modernité, en 1953 par une hargne pour l'Angleterre « qui aurait livré la moitié de l'Europe au communisme » (p. 20) ou par la vision manichéenne d'une latinité « chrétienne » qui s'oppose au « nord païen » (p. 59) — mais surtout par l'indifférence aux réalités nationales, du sous-développement ibérique en particulier. Et peu à peu, en 1953, puis en 1957, enfin en 1959, A. Maíllo reprend, en l'approfondissant chaque fois, le thème d'une éducation *populaire* qui devrait réduire la distance culturelle par une action *globale* dans

laquelle l'éducation s'engage comme un service public et dont l'alphanétisation ne sera qu'une étape nécessaire, mais non suffisante. A ce mouvement proprement sociologique, correspond un effort didactique à l'intérieur de l'école pour repenser l'activité scolaire en fonction d'une revalorisation du travail ; le souci de la qualité des rapports humains dans la classe considérée comme une communauté ; enfin le rôle du maître qui de chef qu'il était s'affirme comme modèle et dont la qualité essentielle sera l'authenticité. Cependant, ce n'est que lorsque A. Maíllo pensa son expérience espagnole en des termes sud-américains que sa réflexion s'épanouit. Dans le premier chapitre de son précis, il trace un raccourci historique de l'expansion de l'éducation primaire considérée comme une conquête de la justice sociale. A ce propos, on pourrait s'étonner qu'il fasse de l'Eglise catholique la championne de cet enseignement sur la base *d'un* texte et qu'il passe par-dessus l'importance de la Réforme luthérienne. Mais l'essentiel, c'est de souligner que la prodigieuse évolution de l'enseignement primaire s'explique moins par la pression démographique que par la nécessité de reconnaître le droit de chacun à participer d'un enseignement essentiel pour qu'une nation existe, non seulement dans une constitution, mais dans les faits. Cependant, et dans la situation sud-américaine, l'écart est sensible ; il faudrait pour que ce droit se réalise pleinement que l'école s'adapte aux situations concrètes. Dans un deuxième chapitre, A. Maíllo décrit les moyens traditionnels et des initiatives plus radicales, comme l'éducation fondamentale, qui visent à donner à chacun le minimum de connaissances absolument indispensable, l'éducation des adultes enfin qui permettra à l'ensemble de la population d'accompagner l'évolution rapide de la société ; sans compter la culture populaire. Mais A. Maíllo nous préserve de toute myopie pédagogique : cette action scolaire ne pourra se développer et surtout s'affermir dans la continuité que si elle est inscrite dans un mouvement global qui la dépasse et qu'elle suppose. C'est pourquoi la planification est devenue une nécessité comme stratégie du développement mais aussi comme tactique qui impose des priorités et des nécessités. Si la planification occupe une place centrale dans les efforts qui établissent le cadre dans lequel une éducation *pour* notre temps peut s'épanouir c'est qu'elle permet aussi de penser l'éducation *dans* le temps. C'est-à-dire de prévoir, donc de préparer l'évolution future afin de ne pas seulement subir les changements mais de pouvoir dans la mesure du possible les orienter. Reste à savoir si ces espérances, si clairement posées par A. Maíllo, peuvent se réaliser. Le pédagogue espagnol a la sagesse, et la prudence, de souligner que ces décisions-là n'appartiennent plus au pédagogue comme tel.

PIERRE FURTER.

G. MIALARET : *Introduction à la pédagogie*. Paris, PUF, Collection « L'Éducateur », 1964, 180 p.

Cet ouvrage du professeur de pédagogie de l'Université de Caen est doublement une introduction. — D'une part, G. Mialaret y présente les thèmes que les différents ouvrages de la nouvelle collection des PUF reprendront et développeront. D'autre part, tout en se gardant avec modestie de rédiger une nouvelle somme pédagogique comme celle du regretté R. Hubert, G. Mialaret ébauche les prolégomènes à une réflexion systématique et globale de l'éducation actuelle. — Après avoir esquisonné un tableau général des sciences de l'éducation, l'auteur trace avec vigueur, et parfois avec beaucoup de courage, les grandes tâches

de la pédagogie contemporaine. Celle-ci doit tout d'abord reconnaître les *faits* démographiques et sociaux actuels et partir d'une vision totale de la société contemporaine. Ensuite, elle doit respecter des *options* fondamentales : la démocratisation réelle et en profondeur de l'enseignement, une perspective prospective et l'importance de la pratique scolaire quotidienne. Enfin la réflexion pédagogique élabore une éducation pour le XX<sup>e</sup> siècle en tenant compte, quant au contenu d'une notion critique et nuancée de la *culture générale* ; de grands *principes* pédagogiques contemporains : la progression psychologique, le respect de l'élève comme sujet agissant, les dimensions sociales de la vie scolaire, la nécessité de penser au futur, etc. — Dans ces conclusions, l'auteur n'oublie pas qu'une réflexion conséquente doit se préoccuper aussi de l'organisation de l'enseignement en l'adaptant aux élèves et en donnant toute son importance au problème central de l'orientation. C'est pourquoi cette réflexion ne peut jamais se dissocier des méthodes, des techniques et des procédés, bref de la didactique, car la théorie et la pratique se répondent et se provoquent dialectiquement. — Certes les raccourcis imposés par la brièveté de l'ouvrage, les renvois trop nombreux à de futurs ouvrages, ne permettent pas toujours de suivre l'auteur. Certaines affirmations mériteraient une plus longue argumentation et de meilleures justifications. Ainsi nous nous étonnons que l'éducation soit encore définie comme un art (p. 50) ; qu'une attitude paternaliste se fasse sentir lorsque G. Mialaret croit, avec Durkheim, que « l'éducation est seulement une action exercée par les vieux sur les jeunes » (p. 4) ; lorsqu'il écrit que l'essentiel pour l'éducateur est de « découvrir le levier psychologique de l'activité de l'élève » (p. 107). De même exiger que l'éducateur *doive aimer* ses élèves (p. 120) est hautement discutable. Comme penser que « le Maître (avec majuscule !) pourra préparer au monde de demain l'élève qui lui sera *confié* » (p. 41). La plupart de ces pétitions nous semblent d'ailleurs découler d'un à priori : la croyance que l'éducation est à la tête du développement socio-économique et qu'elle est le facteur essentiel du progrès de l'humanité. Une réflexion plus profonde aurait pu révéler que l'éducation ne peut se comprendre qu'à partir d'une *totalité* qui repose sur les structures sociales, économiques et politiques, qui est animée par la planification et qui ne sera intelligible qu'à une pensée critique et dialectique. — Néanmoins ce petit ouvrage est une notable contribution à la pédagogie française, trop souvent l'objet d'ouvrages médiocres, et nous souhaitons que la collection des PUF remplisse ses promesses.

PIERRE FURTER.

PIERRE FURTER : *La vie morale de l'adolescent*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1965, 293 p.

Cet ouvrage s'est cristallisé autour de deux pôles : l'étude de la vie morale juvénile et la recherche d'une pédagogie apte à favoriser son épanouissement. Comme l'auteur approche l'adolescence par les voies diverses de la psychologie, de la sociologie et de la phénoménologie, sans négliger l'examen critique des méthodes pédagogiques existantes, l'exposé, toujours concis il faut le dire, prend l'allure d'une véritable mosaïque, où voisinent les constats, les réflexions personnelles, les allusions et les renvois à une multitude d'ouvrages spécialisés. Mais heureusement, une ligne de pensée se dégage, généreuse et ouverte. L'adolescence, loin d'éclater comme une crise provisoire et anarchique, marque l'élosion de la vie morale. Débutant par la prise de conscience du corps comme incarnation de l'histoire personnelle, cette vie peut se poursuivre — si les conditions

du milieu sont favorables — par une reprise réflexive de l'insertion du sujet dans le monde de la moralité ambiante, et s'ouvrir ainsi à une thématique de la temporalité : acceptation du passé, dont le présent renouvelle le sens dans l'espérance d'un futur plus humain. Quant au pédagogue, il n'a pas à considérer l'élève comme l'objet d'un enseignement éthique, mais comme sujet autonome et responsable. Il peut alors l'ouvrir à la conscience éthique par son témoignage des valeurs, tout en restant conscient des limites et du caractère discontinu de son action.

ANDRÉ CONTESSE.

J. MILTON YINGER : *Religion, Société, Personne*. Traduit de l'anglais par J. M. Jammes. Paris, Editions Universitaires, 1964, 356 p.

La sociologie de la religion est fort mal pourvue dans notre langue en ouvrages généraux. Le livre de M. Yinger comblera donc avec bonheur cette profonde lacune. Onze chapitres, quatre-vingt-dix-sept sections, ces chiffres montrent que tous les problèmes, ou presque, ont été traités dans ce manuel. Aussi n'est-il pas question de donner ici ne fût-ce qu'un aperçu de son contenu. Notons seulement que l'étendue de l'investigation a peut-être contraint l'auteur à un survol un peu hâtif sur certains points. On regrettera par exemple une lecture trop traditionnelle (et traditionnellement américaine) de l'œuvre de Freud. Si les chapitres consacrés aux problèmes typiquement américains ne manqueront pas d'intéresser le lecteur européen, on déplorera justement que les études de Gibson Winter sur les structures écologiques des Eglises aux Etats-Unis n'aient pas au moins été citées. — Ces quelques faiblesses n'empêchent pas *Religion, Société, Personne* de venir à point donner un aperçu synthétique des problèmes qui se posent à la sociologie de la religion.

JACQUES LEENHARDT.

MICHELE FEDERICO SCIACCA : *Studi sulla Filosofia moderna*. Milano, Marzorati Editore, 1964, 578 p.

Il s'agit d'un recueil d'études ou de comptes rendus d'ouvrages philosophiques que Sciacca a écrits entre les années 1935 et 1964, date de la troisième édition. La diversité des textes et des auteurs étudiés est grande, aussi est-il malaisé d'en rendre compte exhaustivement. Je voudrais simplement souligner la perspective idéaliste d'abord, fortement spiritualiste ensuite, des critères selon lesquels s'organisent les opinions émises par l'auteur sur les thèmes étudiés. Dès l'introduction, intitulée : « I due idealismi e l'autodissoluzione del pensiero moderno », l'auteur précise (avec une certaine violence polémique bien caractéristique de la passion qui anime les penseurs italiens dans leur quête de la vérité !), quel idéalisme il fait sien pour s'élever à la conviction qu'il a d'être dans le vrai chemin de la philosophie : l'idéalisme objectif, seule démarche spéculative digne d'être appelée métaphysique, et dont la tradition s'honneure des noms de Platon, Plotin, saint Augustin, saint Thomas. Ce qui ne signifie pas que, pour philosopher authentiquement aujourd'hui, il faille retourner exclusivement à une pensée précartésienne, a-scientifique ou scolastique. Non, il convient bien plutôt de reconnaître à notre époque la naissance d'une sensibilité nouvelle, d'une atmosphère et d'une perspective d'intériorisation et

d'humanisation de la problématique philosophique qu'il appartient à une philosophie chrétienne moderne d'intégrer et d'approfondir dans le sens d'un augustinisme large, et en se référant à une lignée idéale qui irait de Ficin à Campanella, de Pascal à Vico, de Rosmini à Blondel. Cette introduction, écrite en 1949, révèle surtout une étape importante de l'évolution philosophico-spirituelle de Sciacca, a la teneur d'un vaste programme de pensée, n'est pas une discussion serrée et prête le flanc par cela même à nombre d'objections. Outre quelques textes de qualité sur « *I Dialoghi italiani* » de Bruno, introduits et commentés par Guzzo, sur « *Leibniz e Spinoza* », et une note sur Secrétan, ce sont les pages dédiées, d'une part à la possibilité d'une histoire de la philosophie italienne, à sa notion, etc., d'autre part à l'examen de certaines interprétations de Vico, qui m'apparaissent comme les plus riches de suggestions précises et de renseignements précieux.

ERIC MERLOTTI.

MAX BLACK : *A Companion to Wittgenstein's « Tractatus »*. Cambridge, Univ. Press, 1964, XVI+451 p.

Chaque fois qu'il m'est arrivé de lire le *Tractatus Logico-Philosophicus*, j'ai regretté de n'avoir pas un guide, un maître pour m'aider. Les difficultés que j'ai toujours rencontrées ne tenaient pas tellement à la langue : l'original est en allemand mêlé d'un peu de « péanien », mais il en existe une version anglaise (1922) et une française (1961). En fait, elles tenaient à mon ignorance trop grande des autres œuvres de Wittgenstein et donc à celle du contexte auquel rapporter le *Tractatus*. Probablement n'étais-je pas seul de mon espèce, puisque le gros ouvrage du professeur Black n'est rien autre que ce compagnon que je me souhaitais. — L'auteur partage le *Tractatus* en LXI sections, introduit brièvement chacune d'elle et commente le texte ligne à ligne, parfois mot à mot. C'est comme un cours que l'on suivrait avec toutefois deux avantages estimables : celui de pouvoir se faire répéter la leçon aussi souvent qu'on le désire et celui de sauter les parties qu'à tort ou à raison on juge moins fondamentales. — L'ouvrage, conçu comme un instrument de travail, se termine par une table de concordance des termes allemands, une liste de correspondances entre le *Tractatus* et les autres œuvres de Wittgenstein et divers autres index. C'est là le travail d'un professeur, et il n'est pas désagréable de constater, en cette époque de machines à enseigner, qu'il peut encore être irremplaçable.

JEAN-BLAISE GRIZE.